mission de France

LETTRE aux communautés

www.missiondefrance.fr

N° 293 - JANVIER - FÉVRIER 2018 - 8, 50 €

"Nous ne percevons encore que la surface de changements profonds en train de se faire. Si nous avons pu comprendre jusqu'à maintenant tous ces changements comme une accélération des technologies, il nous faut désormais prendre en compte une mutation radicale, irréversible, globale. Une rupture qui impacte simultanément toutes les dimensions de l'humain : le travail, la vie en société, le corps biologique, le psychisme, la dimension spirituelle."

Pierre Chamard Bois

Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 LE PERREUX SUR MARNE Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr

L. A. C. - n° 293 Le numérique qui fascine et qui façonne

LE NUMÉRIQUE QUI FASCINE ET QUI FAÇONNE

- Connexion fraternelle à haut débit
- Évangéliser 2.0
- Je voudrais avoir 18 ans

sommaire

Sommaire

ÉDITORIAL
Matthieu FONTAINE **1**

LES RÉSEAUX SOCIAUX ET LES JEUNES
Jean-Mark GUÉRIN **4**

QUI N'A JAMAIS CONSULTÉ WIKIPÉDIA ?
Anne-Laure PRÉVOST **9**

AU FEU !
Gersende de VILLENEUVE **12**

INTERNET POUR LES MARINS AU LONG COURS
Arnaud de BOISSIEU **17**

TÉLÉPHONE ARABE
Luc et Marie FEILLÉE **22**

CONNEXION FRATERNELLE HAUT DÉBIT
Guillaume GARCZYNSKI **26**

TECTONIQUE DES PLAQUES À L'ÈRE NUMÉRIQUE
Henri VÉDRINE **30**

UN OUTIL TECHNOLOGIQUE
Gilles GALIPOT **34**

LE LOGICIEL LIBRE :
UN COMMUN AU CŒUR DE L'ENTREPRISE
Benoît BLIN **38**

BIG DATA IS WATCHING YOU
Bertrand de VILLENEUVE **44**

FAUT-IL AVOIR PEUR DES *BIG DATA* ?
Jean-Noël LHUILLIER **50**

L'HUMAIN NUMÉRIQUE, IDOLE OU ICÔNE ?
Pierre CHAMARD-BOIS **53**

ÉVANGÉLISER 2.0
Hervé GIRAUD **63**

UN FILM : RECENSION DU FILM *MOI DANIEL BLAKE*
Dominique DEVISSE **67**

UN LIVRE, UN AUTEUR :
HOMO DEUS. UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AVENIR
Pierre CHAMARD-BOIS **72**

RÉSONANCES : JE VOUDRAIS AVOIR DIX-HUIT ANS
Alain Le NÉGRATE **76**

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements… Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** secretariat@missiondefrance.fr - **Site :** www.missiondefrance.fr

Directeur gérant : Arnaud FAVART

Responsable : Nicolas RENARD

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Gersende de VILLENEUVE, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Nicolas RENARD, Matthieu FONTAINE

Relecture : Michel GROLLEAUD

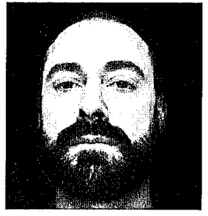
Abonnements : Secrétariat **Photos** : Communauté Mission de France

Réalisation : Agence Kaolin, 8 avenue du Maine, 75015 Paris, agencekaolin.com

Maquette : Arnaud TOMASSO

Correction : Cécile BENOISTON

Impression : Chevillon, Sens (89) - Dépot légal n° 469
N° commission paritaire : 1119 G 85660



ÉDITORIAL

Par Matthieu Fontaine

Les bouleversements technologiques liés au numérique de ces 30 dernières années nous ont fait changer de monde, un temps court sans égal dans l'histoire de l'humanité.

Si le numérique a toujours fasciné et longtemps nourri la littérature et l'imagination des hommes, il fait maintenant partie intégrante de nos vies, transformant nos liens avec l'autre, notre façon de travailler, nos habitudes et notre relation au temps.

On parle souvent de continent numérique comme d'une terre immense à découvrir et à conquérir, une « nouvelle frontière » pour l'homme. Cette révolution amène à nous poser un certain nombre de questions éthiques, démocratiques, générationnelles, sociétales ou encore anthropologiques. Ce numéro n'a pas la prétention de répondre à toutes, mais il invite à témoigner et à réfléchir à ce qui touche le plus à l'Homme.

LA FRACTURE NUMÉRIQUE : GÉNÉRATIONNELLE ET SOCIÉTALE

Cette fracture peut s'observer entre les générations : celles qui sont nées avec, et les autres. Jean-Mark Guérin sur un plan sociologique et Michel Serres sur un autre plus philosophique montrent

que cette génération née avec le numérique n'est pas celle de l'individualisme ni de l'inculture. Au contraire, c'est une génération qui construit un nouveau modèle de communication et qui peut porter un projet encyclopédique libre comme Wikipédia. Cependant, ne pas avoir accès aux outils numériques ou ne pas en avoir la connaissance est un facteur d'exclusion sociale. Comme le souligne le témoignage d'Ousmane, « la fracture numérique vient redoubler la fracture sociale ».

TRANSFORMATION ET TRAVAIL

Le numérique a fait émerger de nouveaux métiers et de nouveaux outils technologiques. Cette profonde transformation qui touche le travail, nous fait réfléchir à des moyens nouveaux de partage des ressources en établissant de nouvelles règles. Loin du « tout robotique » et de la disparition de l'homme au profit de la machine, des pratiques comme celle du logiciel libre questionnent notre modèle économique et placent, comme l'écrit Benoît Blin, « une présence des communs là où on ne l'attendait pas, au cœur de l'économie marchande ». Changements dans le travail mais aussi plus largement un bouleversement de notre représentation de l'homme, comme le montre Pierre Chamard-Bois.

LIBERTÉ, DÉMOCRATIE ET NUMÉRIQUE

On peut s'interroger sur ce nouvel espace de liberté que nous offre internet. Rapprochement des personnes, réduction des distances, nous communiquons différemment. Comme nous le décrivent si bien Marie et Luc Feillée depuis Ghardaïa où ils vivent, ces applications permettent de garder le contact avec les familles éloignées comme ont pu en profiter les marins avec l'arrivée

du smartphone. Elles permettent aussi l'installation dans un monde virtuel surveillé où toutes nos actions et nos traces sont conservées, analysées et exploitées (*big data*). Et pas seulement par des États, comme l'a dénoncé Edward Snowden, mais aussi par des multinationales. L'Union européenne a ici son rôle à jouer en imposant un cadre et des règles, comme le souligne Bertrand de Villeneuve, « en constituant un acte d'indépendance et de souveraineté fort ». Et puis, il reste une part suffisante d'indétermination dans le monde pour que l'homme manifeste sa liberté. C'est le point de vue de Jean-Noël Lhuillier.

La forme des réseaux n'est-elle pas en adéquation avec la forme universelle de l'Église catholique ? s'interroge Hervé Giraud qui très vite a investi Twitter et poste quotidiennement des « twitthomélies » suivies par près de 40 000 abonnés.

Pour terminer, nous vous invitons à voir ou revoir le cauchemar kafkaïen du parcours de Daniel Blake dans le film éponyme de Ken Loach qui pointe l'absurdité d'un système mais ne désespère pas de l'humain. Enfin, il n'y pas meilleure lecture que celle de Michel Serres pour conclure ce numéro. Un philosophe optimiste et enthousiaste devant cette génération du numérique à laquelle il déclare : « Je voudrais avoir dix-huit ans, l'âge de Petite Poucette et de Petit Poucet, puisque tout est à refaire, puisque tout reste à inventer ».

PROCHAINS THÈMES :

N° 294 Sacrés rites
N° 295 La paix

LES RÉSEAUX SOCIAUX ET LES JEUNES

Par Jean-Mark Guérin

Jean-Mark a été coordinateur du Pôle jeunes de la Mission de France. Membre de l'équipe nationale des Scouts et guides de France, il s'intéresse aux questions d'éducation et aux technologies usuelles de l'information et de la communication. Détenteur d'un master en sociologie politique, son approche est souvent teintée de sciences sociales. Aujourd'hui jeune papa, il s'essaie aux concours administratifs.

Les réseaux sociaux entendus au sens de nouveaux outils de communication alimentent de nombreux fantasmes en ce qu'ils donnent à voir une évolution spectaculairement rapide des pratiques. Ainsi, ils semblent prendre une place de plus en plus grande dans notre quotidien et plus encore dans celui des plus jeunes générations. Comme toute révolution, celle-ci n'en est pas vraiment une : moins une rupture que la partie émergée d'un processus au long cours, il convient de rester prudent quant à la manière dont cela change nos vies et le fossé que cela créerait entre les générations.

Je voudrais ici revenir sur l'usage factuel des réseaux sociaux par les jeunes, comparativement aux « anciennes » générations et distinguer ce

qui est de l'ordre de l'évolution des *relations* et ce qui est de l'ordre de l'évolution des pratiques. Ce distinguo est nécessairement artificiel, mais il permet de ne pas tomber dans une simplification abusive qui voudrait que l'évolution des *pratiques* devienne une évolution des relations et – lorsque l'on tombe dans le procès d'intention – une évolution à la baisse de la qualité des relations.

DE L'USAGE DES RÉSEAUX SOCIAUX

Comme chaque année, le cabinet Harris Interactiv réalise une grande enquête en ligne[1] sur les usages des réseaux sociaux[2]. Celle-ci rend compte des outils utilisés et de l'âge des utilisateurs. Sans surprise, le réseau le plus utilisé reste Facebook avec 63 % des internautes qui en font usage (la moitié quotidiennement). Au second rang vient YouTube avec un tiers des internautes utilisateurs, puis Twitter avec 20 % (dans les deux cas, majoritairement des 15-35 ans). Cette année, deux nouvelles pratiques semblent émerger : l'utilisation de plus en plus forte des applications de messageries (Messenger ou WhatsApp par exemple) ; l'introduction croissante dans tous les réseaux sociaux du *storytelling* par l'image (Harris Interactiv parle de « snapchatisation » des plateformes sociales). Nous reviendrons sur la signification et l'impact de ces usages plus bas.

Deux informations nous intéressent encore : l'usage des réseaux pour prendre connaissance des actualités et l'usage des réseaux pour communiquer en fonction des générations. L'enquête met en évidence une différence significative entre ce que certains appellent la génération Z (15-20 ans) et la génération Y (21-35 ans). La différence porte à la fois sur l'usage informatif des réseaux (28 % des 15-20 ans les utilisent pour s'informer ; 15 % des 21-35 ans puis cela s'effondre sous 2 %) et sur l'usage en termes de communication (81 % des 21-35 ans utilisent les réseaux pour communiquer, 69 % des 21-35 ans, puis la moitié des moins

1. Attention, nous parlons ici des usages français.
2. « *Social Life* 2017 : les médias sociaux à l'ère du conversationnel, des chatbots et de la post-vérité », mars 2017, http ://harris-interactive.fr/newsfeeds/social-life-2017-barometre-annuel-des-usages-des-reseaux-sociaux-en-france/.

de 55 ans et 23 % des plus de 71 ans). Concernant les applications de messagerie, les jeunes de 15 à 35 ans comptent entre 80 et 70 % d'utilisateurs, tandis que les moins de 50 ans sont entre 40 et 50 % et les 70 ans et plus 34 %.

DE LA TRANSFORMATION DU QUOTIDIEN

Qu'est-ce que cela nous apprend ? D'abord, que l'évolution des pratiques relatives à la communication va très vite. Ainsi, la génération qui vient ne communique déjà plus tout à fait comme celle qui est née dans les années 90. Là où la génération Y se servait des réseaux pour communiquer, la nouvelle génération s'en sert pour se faire un avis, pour apprendre du monde. Cela explique notamment l'intérêt des hommes politiques pour les vidéos YouTube par exemple.

Ensuite, le recours de plus en plus massif aux applications de messagerie traduit une évolution technologique : l'apparition du smartphone tend à réorienter les pratiques vers une « applification », c'est-à-dire un usage d'application hors navigateur internet. Les théoriciens libristes parlent d'environnements captifs. Force est de constater que les jeunes aujourd'hui utilisent de plus en plus d'applications là où leurs aînés pour un usage similaire (par exemple, consulter *Facebook*) se rendront sur un navigateur.

Cet enfermement applicatif croissant porte le risque d'une orientation de l'usage des outils. Par exemple, si j'utilise l'application du journal *Le Monde*, celle-ci tente de me proposer les articles qui pourraient le plus m'intéresser en fonction de mon usage précédent. Ainsi, je ne prends plus le temps de me tourner vers certains articles qui disparaissent de mon champ de vision et l'application réduit les possibles.

Les applications sont accompagnées d'outils supplémentaires censés rendre l'utilisation plus facile. Ainsi de nombreux outils pour modifier ou améliorer les photos et les mettre en scène (des *story* sur Facebook) apparaissent. C'est cela, la « snapchatisation » évoquée plus haut : la mise en image du quotidien. Une mise en image améliorée, rehaussée grâce à des filtres. Il y a là une mise en scène savamment orchestrée via les applications par les jeunes.

DE NOTRE VIE EN COMMUN

Cependant cette mise en scène n'est pas nouvelle : l'outil ne change pas fondamentalement les relations. Si la mise en scène est virtuelle, la volonté de paraître a toujours caractérisé la jeune génération. Ainsi d'une organisation savamment orchestrée de la chambre, l'on passe à une organisation savamment orchestrée de récits de vie sur les réseaux sociaux. Croire que l'on perd en spontanéité ou en réalisme, c'est méconnaître les mécanismes à l'œuvre dans les relations en face à face.

Les jeunes générations vivent et communiquent par les réseaux sociaux, c'est leur façon d'être social. Cela ne change pas fondamentalement la qualité du rapport et explique le temps passé sur les écrans. Nécessairement, cela entame largement le temps passé dans la « vie réelle » et les différences entre générations expliquent les tensions qui peuvent apparaître entre sentiment d'exclusion et d'incompréhension réciproque.

Plus inquiétant, l'enfermement applicatif destiné à accroître la rentabilité des usages et la recherche nouvelle d'informations via les réseaux sociaux par les plus jeunes consacre l'ère des *fake news*, de l'information « bidon[3] ». En effet, les informations sont distribuées en fonction des préférences et l'utilisateur devenu passif est exposé uniquement aux mêmes informations qui tournent en cercle fermé. Recoupement, approche critique, analyses longues ne trouvent pas leur place dans un tel écosystème. La transmission de l'approche critique de l'information est probablement l'enjeu central du rapport entre les générations dans les décennies à venir.

DE L'EXCLUSION

Les réseaux sociaux sont aujourd'hui centraux dans le rapport entre les hommes. Et pourtant, les générations entre elles communiquent encore bien ; soit que les anciennes générations investissent les nouvelles technologies (plus de 20 %

3. On trouve aussi traduire « fake news » par « bobards », comme le fait l'éditorial de la Croix du 05/01/2018, ou encore par « canulars ».

de plus de 70 ans sur les réseaux sociaux), soit que toutes générations confondues, elles utilisent massivement les SMS et les MMS (autour de 80 %). Ainsi, le téléphone portable et les réseaux mobiles sont le lien entre les générations, d'autant plus que parfois les distances géographiques sont grandes.

Pourtant, il y a de l'exclusion horizontale : non pas entre générations, mais entre jeunes. Ainsi, la fracture numérique est parfois importante et un jeune sans portable se retrouve vite socialement amputé. C'est à ce titre que de nombreuses associations d'aide aux migrants cherchent des smartphones : c'est devenu un besoin social élémentaire.

« ILS M'ÉNERVENT »

Les jeunes passent beaucoup de temps sur les réseaux sociaux, c'est là la marque d'une sociabilité nouvelle qui n'a rien à envier aux formes anciennes de sociabilité. Est-ce un problème ? Probablement pas. Est-ce une richesse ? Possiblement. Il n'y a donc pas lieu de pousser outre mesure des cris d'orfraie. Un point d'attention subsiste cependant et il est intergénérationnel : cet usage nouveau conduit à une forte consommation croisée d'écrans, toutes générations confondues. Cette forte consommation est probablement génératrice de troubles cognitifs et de déficits d'attention, elle reformate aussi l'information. Prendre le temps de quitter l'écran des yeux, de se consacrer à des formats longs, de ne rien faire : voici un autre enjeu bien plus important. Et il ne concerne pas que les jeunes.

QUI N'A JAMAIS CONSULTÉ WIKIPÉDIA ?

Par Anne-Laure Prévost

Depuis 6 ans, Anne-Laure Prévost navigue dans des expériences professionnelles variées et complémentaires : communication en multinationale chez Danone, gestion de partenariats dans l'associatif pour Wikipédia et aujourd'hui facilitation de travail collaboratif au sein d'un réseau d'indépendants, Wild is the Game.
Elle a fait partie de l'équipe de coordination des Jeunes pros de la Communauté Mission de France et a participé à l'équipe d'animation de l'AG de juillet 2017.

Créée le 15 janvier 2001 par Jimmy Wales et Larry Sanger, l'encyclopédie en ligne libre Wikipédia, gratuite et universelle, est investie d'une mission audacieuse : « Imaginez un monde dans lequel chaque être humain pourrait librement contribuer et accéder à la somme de toute la connaissance. » S'il y a bien un projet numérique fascinant – une telle utopie qui fonctionne depuis plus de 15 ans ! – qui a également façonné notre rapport à la connaissance, c'est bien celui-là.

Wikipédia contient aujourd'hui plus de 35 millions d'articles dans près de 300 langues. Chaque mois, plus de 80 000 rédacteurs bénévoles contribuent au site à travers le monde, près de 15 000 modifications sont réalisées chaque heure et plus de 7 000 nouveaux articles, créés chaque jour.

J'ai eu la chance de côtoyer de près cet univers en travaillant au service de cette belle utopie. En effet, si Wikipédia est un site collaboratif autogéré, il existe diverses organisations à travers le monde (appelées *chapters* ou « chapitres » en français) qui œuvrent à son bon fonctionnement technique et à celui de son enrichissement en contenu.

J'ai travaillé comme salariée au sein de l'une de ces organisations, Wikimédia France, une association loi 1901, qui promeut l'accès libre à la connaissance.

J'y étais responsable des partenariats et des relations institutionnelles, ainsi que de l'animation autour de la thématique de la francophonie. En effet, d'un côté il y a des dizaines de milliers de contributeurs à l'encyclopédie, c'est-à-dire des personnes qui rédigent des articles, corrigent des fautes d'orthographe, s'assurent que ce qui est rédigé est bien sourcé – tout cela bénévolement bien sûr. De l'autre côté, des salariés aident à propager l'objectif de Wikipédia à différents acteurs susceptibles eux aussi d'enrichir l'encyclopédie de leurs contenus.

Les plus connus d'entre eux sont appelés GLAM dans le mouvement Wikimédia. Cet acronyme anglophone signifie : Galleries, Libraries, Archives and Museum. Il désigne toutes les institutions détentrices de patrimoine culturel dont la mission de service public est de le rendre accessible au plus grand nombre de personnes possible.

Ainsi, mon travail a consisté à aller rencontrer le château de Versailles, les archivistes du Sénat, les conservateurs de différents musées, des conservatoires botaniques ou encore des instituts de recherche. Tous ces acteurs du monde de la culture peuvent enrichir le savoir disponible en ligne sur Wikipédia, en versant par exemple à Wikimédia *Commons* (la base de données iconographiques servant à illustrer Wikipédia) des fonds documentaires exceptionnels qui appartiennent au domaine public, c'est-à-dire à chacun et à chacune, et qui trop souvent sont cantonnés à des catalogues en ligne que personne ne consulte.

Par ailleurs, Wikipédia est un formidable levier pour assurer la présence, la vitalité et la diversité des langues dans l'espace numérique. En effet, dans ma mission sur le périmètre francophone, j'ai

pu travailler à des partenariats visant à promouvoir des initiatives développant l'accès à Wikipédia dans des zones encore très peu fournies en contributeurs, faute d'infrastructures stables, l'Afrique francophone par exemple. Nous avons ainsi signé accord avec Eutelsat (l'un des plus grands opérateurs de satellites commerciaux du monde avec une flotte de satellites puissants desservant les utilisateurs en Europe, Afrique, Asie et Amérique) et Afrique Télécom (une PME déployant des solutions de connectivité en Afrique) pour rendre Wikipédia francophone accessible gratuitement en Afrique subsaharienne à travers un réseau de *hotspots* (points d'accès) wifi.

Mais les écarts entre les différentes versions linguistiques de Wikipédia sont importants. La Wikipédia francophone compte 1,7 million d'articles et se place au sixième rang du classement des Wikipédias selon ce critère, loin derrière l'anglophone qui compte plus de 5 millions d'articles. Les écarts géographiques le sont aussi : la plupart des contenus traitant du continent africain sont rédigés dans les pays dits du Nord ! Ainsi, la vision du monde que donne Wikipédia est principalement celle de l'hémisphère nord du globe. Enfin, la question du genre se pose sur Wikipédia. Il y a bien plus de contributeurs de sexe masculin que de sexe féminin sur l'encyclopédie. Et le *gender gap* (le fossé du genre) ne s'arrête pas là : il y a également beaucoup plus de contenu traitant des hommes que des femmes... Un dernier exemple de partenariats auquel j'ai pu œuvrer est celui forgé avec la Cité des Sciences et la fondation L'Oréal pour les femmes et la science. Il visait à créer des *edit-a-thons* (des marathons de contribution à Wikipédia) sur des femmes scientifiques célèbres, afin de leur faire quitter l'ombre pour la lumière.

AU FEU !

Par Gersende de Villeneuve

Gersende tisse des récits de vie individuels et collectifs, anime des groupes de parole pour les enfants et co-anime des rencontres Bible et Ecriture. Elle est particulièrement attentive au dévoilement de ce qui en nous, est plus grand que nous. Elle a coordonné les recueils *Le Pardon et Espérer l'inespéré* (version audio ou papier aux éditions St Léger)

Comment aider les jeunes à user avec discernement d'Internet et du virtuel ? En tant que parents ou pédagogues, nous sommes tous confrontés à cette fascination de l'écran chez les plus jeunes. Il faut reconnaître que leur usage nous rend bien service : voilà une solution 100 % gagnante pour un moment de calme. L'écran est la tétine des enfants et des ados. Mais ces instants de calme peuvent conduire à des lendemains bien amers.

« J'AI TOUT REGARDÉ SUR INTERNET »

Lors des ateliers *Petits Philosophes* que j'ai menés en écoles primaires, le thème de nos débats était toujours choisi par les enfants. 19 novembre 2015, les enfants sont unanimes : ils veulent parler du massacre au Bataclan. Les doigts se lèvent frénétiquement, chacun veut raconter ce qu'il sait de l'événement. Je suis très surprise par les détails que donne le jeune Théo. Il me dit fièrement : « J'ai tout regardé sur Internet. » Je lui demande alors ce qu'il a ressenti face à ce déferlement de violence, et il me répond : « Ben rien, pourquoi ? » Théo est un enfant de dix ans, très intelligent, mais son comportement est agité, provocateur et parfois agressif. Il a souvent partagé avec le groupe sa passion pour les jeux vidéo, surtout ceux interdits aux moins de 18 ans. Il semble qu'il ait un accès libre et sans limite aux écrans. Théo a beaucoup de mal à respecter les règles, à laisser les autres s'exprimer sans leur couper la parole. Je reprends : « Théo, tu as regardé de vraies personnes se faire massacrer en direct et tu dis n'avoir rien ressenti ? » Théo semble étonné... Contrairement à mon habitude, il me semble impératif de donner ici une parole d'adulte (le principe de l'atelier est d'aider les enfants à trouver leur propre analyse des situations, je questionne, reformule mais n'impose aucun « cours magistral »). Je parle du danger de l'accoutumance à la violence par écran interposé et de l'une de ses conséquences : par réflexe de protection, exposé à trop de violence (même virtuelle), on se coupe inconsciemment de ses ressentis, un peu comme un circuit d'alimentation électrique qui disjoncte lorsque la charge devient trop forte. Il s'agit de protéger l'ensemble du réseau, en électricité comme chez l'humain. Je vois Théo s'agiter, inquiet, puis il demande à son voisin de le frapper, pour voir s'il peut encore ressentir la douleur. Je lui explique qu'il s'agit principalement de ressentis intérieurs, d'émotions, de sentiments. Il devient méditatif et silencieux. La séance se poursuit, les autres petits philosophes expriment leur peur, leur colère, leur révolte, leur sentiment d'injustice face au drame terroriste qui vient de se dérouler à Paris.

Le vendredi suivant, je retrouve le même groupe. Les enfants choisissent le thème de l'intelligence. Théo s'est placé juste à côté de moi. Je suis surprise de le découvrir aujourd'hui attentif et discipliné. Je demande aux enfants quelles différentes sortes d'intelligence ils connaissent. Au bout d'un petit moment, Théo lève la main et dit : « Il ne faut pas oublier l'intelligence du cœur ! » Je suis très touchée par la pertinence de cette intervention et le lui dis, puis je lui demande ce qui a changé depuis la semaine dernière, car je le trouve transformé. Théo réfléchit un peu, puis

me dit : « Pas grand-chose... enfin si, un truc : j'ai demandé à mes parents d'installer le contrôle parental et j'ai décidé de ne plus aller sur mon ordinateur qu'un quart d'heure par jour. Et puis je rejoue avec mes Lego, j'aime bien. »
... Instant de grâce...

POSER DES MOTS SUR LES IMAGES

Ce scénario s'est déroulé de manière presque identique avec Dylan, à la même période, dans une autre école. Là encore le sujet choisi par les enfants était : « ce qui s'est passé au Bataclan », et Dylan avait lui aussi tout visionné sans rien y voir de choquant. J'avais repris la même image du disjoncteur. Chez Dylan aussi la transformation a été étonnante, il est passé d'une semaine à l'autre d'un comportement désordonné et perturbateur à une attitude posée et attentive. L'explication ? « J'ai donné mon jeu de GTA[1], je préfère jouer au foot avec mes copains. »
Les ateliers *Petits Philosophes* me font réaliser à quel point les enfants sont confrontés à des images qu'ils ne sont pas en mesure de comprendre, mais il est rare que des mots soient posés sur ces images. L'enfant se retrouve seul à gérer cet imbroglio. L'exemple de Jules illustre dramatiquement ce constat. Jules est un enfant de 9 ans, un visage d'ange et un langage digne des trottoirs de Pigalle. Impossible de vivre un atelier avec lui sans une flopée de propos obscènes. Un jour où Jules est absent, les filles en profitent pour demander de parler du comportement bizarre des garçons. Et une petite fille fond en larmes en évoquant une récréation pendant laquelle Jules l'a plaquée au sol en se frottant sur elle... J'apprends à cette occasion que Jules est « addict à *YouPorn* » (j'ignorais jusque-là l'existence d'un tel site...), qu'il consulte matins et soirs pendant que sa maman travaille. J'alerte immédiatement les responsables de l'école, afin d'évoquer ce que je viens d'apprendre. La situation est déjà connue, mais difficile à canaliser.

LES RAVAGES DU VIRTUEL

Je pourrais également vous parler de ce jeune Danois de 19 ans que nous avons accueilli pendant

1. GTA : jeu vidéo violent, interdit aux moins de 18 ans, où le joueur endosse le rôle d'un criminel.

cinq semaines afin qu'il améliore sa connaissance du français. Un garçon gentil, mais ne trouvant d'intérêt à l'existence qu'à travers ses multiples écrans. J'ai eu le sentiment d'accueillir chez moi un androïde autiste et noctambule, smartphone greffé au bout des doigts. Il s'est réveillé chaque matin (parfois juste pour le déjeuner) épuisé. Mais que faisait-il de ses nuits ? Il faudrait le demander à Netflix et à ses réseaux sociaux... Lors de son séjour, ce jeune Danois n'a posé aucune question sur notre région, notre pays, nos modes de vie, nos passions ou nos métiers respectifs, préférant l'information recueillie via Google. Il n'a pas pris une seule photo de notre famille, mais des centaines de *selfies*, postés immédiatement sur Facebook. La différence entre ses liens et mes liens m'a semblée abyssale...

Avec le premier *IPhone*, imaginé par Steve Jobs il y a tout juste dix ans, la boîte de Pandore s'est ouverte, les maux et les ondes se répandent joyeusement dans nos poches et à travers la planète.
« Mon précieux »[2], c'est ainsi que le chanteur Soprano évoque avec justesse son smartphone. Le parallèle avec l'aventure du *Seigneur des Anneaux* est en effet pertinent !

J'éprouve une grande tristesse à constater les ravages occasionnés par Internet et le virtuel sur certains enfants. Quels sont les coupables dans l'affaire ? Jules, Dylan, Théo ? Leurs parents ? La société ? Les concepteurs des nouvelles technologies ?

Je suis moi-même maman de trois adolescents (17, 14 et 12 ans), et il y a quelques mois mon fils aîné s'est acheté le jeu « Assassin's Creed » avec son argent de poche. 17 ans, que faire, que dire ? Dans un an, il partira faire ses études loin de la maison, découvrira l'autonomie et la liberté et fixera ses propres règles au quotidien.

2. Extrait : « Je te partage ma vie au lieu de la vivre / Tu me partages la vie des autres pour me divertir / Je ne regarde plus le ciel depuis que tu m'as pris mes yeux dans tes applis, baby / Je ne sais plus vivre sans toi à mes côtés / Ton regard pixélisé m'a envoûté, toi mon précieux, mon précieux / (...) Tu es ma secrétaire, tu gères mon organisation / Tu allèges mes neurones grâce à tes notifications / Plus besoin d'aller voir la famille vu que tu me les follow / Pour leur prouver que je les aime, je n'ai qu'à liker leurs photos / Mes gosses font plus de toboggan, ils préfèrent jouer avec toi / Toi mon précieux, mon précieux... »

Je demande à mon fils de m'expliquer pourquoi il a choisi ce jeu, il m'en montre le graphisme (certes, impressionnant), m'explique que ce jeu est intéressant d'un point de vue historique et n'est pas dénué de morale (même si cette « morale » passe par le fait de tuer les ennemis de la liberté).

Être parent, c'est avancer sur un fil de funambule. Et l'épaisseur du fil n'est jamais la même d'un enfant à l'autre. Je ne connais ni certitude ni vérité en cet exercice périlleux, seulement humilité, doutes, remises en question. Mon balancier oscille en permanence entre découragement et émerveillement.

Je n'ai aucune leçon à donner. Je ne peux que constater les dégâts d'une évolution irréversible de notre humanité. Les écrans font désormais partie de notre paysage quotidien. Le numérique, cet outil qui nous fascine et nous façonne, n'est ni bon ni mauvais en soi. Mais sommes-nous encore maîtres de cet outil ? Il module nos pensées, nos émotions, notre conception du monde. Il a été l'étincelle de nécessaires (r)évolutions sociétales, il nous offre tout le savoir du monde en quelques clics, facilite les réseaux, les dynamiques solidaires, permet des élans de générosité insoupçonnés, bref, il offre tous les possibles. Mais parmi ces possibles se tient également grande ouverte la porte des enfers. Il est trop tard pour être pessimiste, le progrès ne fait jamais marche arrière. Notre seule marge de liberté me semble résider dans le discernement, la parole et le lien humain. Nos uniques pare-feu...

INTERNET POUR LES MARINS AU LONG COURS

Par Arnaud de Boissieu

Arnaud est prêtre de la Mission de France. Il est aumonier des marins depuis 2000, à Marseille-Fos, puis à Casablanca.

J'ai assisté à la fin de l'une des grandes ères de l'histoire humaine (rien que ça !) : celle de la lettre. Pendant quelques millénaires, les hommes ont communiqué à distance en écrivant des lettres. Cette ère est morte il y a quelques années. Banal, me rétorquera le lecteur, tout le monde le sait. Bien sûr, et mon seul et modeste avantage sur lui est que j'ai pu mesurer la date de cette mort avec quelque précision. C'était au foyer des marins de Port de Bouc. En l'an 2000, trente marins venaient chaque soir au foyer, et nous trouvions chaque jour dans la boîte aux lettres une trentaine de lettres à poster. En 2006, trente marins fréquentaient toujours le foyer chaque soir, mais le nombre de lettres trouvées dans la boîte est tombé très exactement à zéro. Fin de l'ère du courrier avec papier, enveloppe et timbre.

Les marins qui passent des mois loin de leur famille sont friands de communication et sont très au fait des systèmes modernes qui leur permettent de joindre au mieux leurs proches. La lettre de Grand-Papa a été remplacée par le téléphone de Papa. Ce n'est pas ici le lieu de décrire les cinq ou six systèmes de cartes téléphoniques qui ont été mis en œuvre en une quinzaine d'années. Je signale simplement que les dernières cartes téléphoniques internationales, au demeurant très performantes puisqu'on peut les utiliser de presque partout dans le monde pour téléphoner partout dans le monde, sont en train de mourir, faute d'acheteurs.

*

Il y eut, dans les foyers des marins, un épisode assez bref – une dizaine d'années peut-être – où les marins ont goûté aux joies de l'internet sur des ordinateurs. Ce ne fut guère plus qu'une parenthèse. La vie présente appartient aux smartphones (des téléphones qui sont en fait de petits mais performants ordinateurs), et les applications les plus prisées sont Messenger et WhatsApp, Skype dans une moindre mesure. Pour les non-initiés, ces systèmes permettent de se parler et de se voir, en utilisant l'internet, pour un prix dérisoire comparé au téléphone : quelques euros donnent des heures de communication avec son et image.

Faut-il le rappeler ? Un téléphone portable est un outil merveilleux... dans la stricte mesure où il peut communiquer avec un réseau téléphonique, condition si banale sur terre que seule la vue de pylônes à l'esthétique douteuse nous en rappelle l'existence. Mais en mer, pas de pylônes, donc pas de réseau, et donc, dès que le bateau s'éloigne un peu des côtes, plus de communications. Le smartphone ne sert plus qu'à méditer ou à rêver sur les dernières photos reçues lors d'un arrêt béni dans un port où le réseau – et la carte SIM qui permet la connexion – était disponible.

Il n'y a plus de radios à bord des navires modernes. Toutes les communications officielles et commerciales passent par un réseau satellite de téléphone et d'internet. Les bateaux sont en lien permanent avec les services météo, mais aussi l'armateur, qui peut à tout moment dicter ses ordres au capitaine. Exit le capitaine seul maître à bord après Dieu : tout capitaine qu'il est, il doit à tout moment, de jour comme de nuit, composer avec son armateur

(au fait, connaissez-vous le décalage horaire entre l'Europe et, par exemple, Tuvalu ou les Galapagos ?).

Un certain nombre d'armateurs offrent, ou vendent, la communication internet satellite aux marins : révolution ! Même au milieu de l'océan Pacifique, le marin peut raconter une histoire à sa petite-fille à l'heure du coucher. Une révolution qui a pourtant ses limites, j'y reviendrai. Je ne peux pas chiffrer le nombre de bateaux ainsi équipés d'internet à bord. On le rencontre de plus en plus sur les pétroliers, beaucoup moins sur d'autres bateaux. Pourtant, un officier supérieur dont la compagnie met gratuitement internet à disposition des marins m'a expliqué qu'un marin en lien avec sa famille est un marin en meilleure forme psychologique, et donc plus performant pour la compagnie. Mais actuellement au port de Casablanca, le nombre de bateaux ayant internet à bord à disposition des marins reste très faible, beaucoup moins de 10 %.
Voici un rêve de marin : embarquer sur un navire où l'armateur donne accès à internet. La convention internationale du travail en mer, dite MLC 2006, qui régit le travail de tous les marins de la marine marchande dans le monde, stipule « un accès raisonnable à des communications téléphoniques avec la terre ainsi qu'à des services de messagerie électronique et à internet, s'il y a lieu, le cas échéant pour un tarif raisonnable » (MLC 2006, principe directeur B3.1. 11 4 j). Les marins en tirent la conclusion, trop hâtive, qu'internet est un droit pour eux et qu'il devrait toujours leur être fourni à bord des navires. On est encore loin du compte.

Reste la communication liée aux escales, et là le marin se retrouve à l'époque des lettres de Grand-Papa, reçues ou postées elles aussi seulement aux escales. Concrètement, la première demande des marins en escale est une communication internet. Quelques ports offrent un accès gratuit à l'internet (en wifi, un réseau radio local qui permet la connexion à l'internet). Mais ils se comptent, dans le monde, sur les doigts d'une main. Les autres, tous les autres, prétextent le coût, ou la sécurité, ou la lutte anti-terroriste, ou que sais-je encore pour ne pas fournir ce service aux marins qui se mettent alors en chasse d'une carte SIM, cette petite puce électronique d'un centimètre qui est le sésame donnant accès au réseau mondial. Commerce honnête ou non, trafic, marchands,

boutiques, foyers des marins leur fournissent la carte SIM en question. Une journée ou deux d'escale et donc de connexion, puis des jours ou des semaines de mer, puis une escale dans un autre pays, un autre continent, un autre port, et les marins doivent acheter une autre carte SIM. Pour eux, le budget de communication se chiffre en centaines d'euros. Une autre petite révolution, quand même : depuis le mois de juin dernier, une carte SIM achetée dans un pays d'Europe peut être utilisée dans n'importe quel autre pays d'Europe sans frais supplémentaires (à quelques conditions près, peu contraignantes). Voilà un progrès et un profit significatifs pour les marins qui naviguent dans les eaux européennes.

Mais enfin, ils communiquent. J'emmène un marin dans ma voiture jusqu'à la petite boutique, dans le port de Casablanca. Nous ne sommes pas deux, mais trois. Madame est avec nous, par smartphone interposé et vidéo allumée, et elle aussi découvre le paysage, ou ce qu'on en voit depuis le port. Attention, danger. L'abus des smartphones peut nuire à la vigilance, et certains capitaines sévissent : on voit des affichettes à bord des navires interdisant l'usage du téléphone pendant les heures de travail.

Certains marins n'ont pas besoin de ces rappels à l'ordre. Ils préfèrent couper eux-mêmes le smartphone et la communication. Ils se méfient de la fausse proximité offerte par le téléphone. Non, un téléphone, même quand on se voit, qu'on se sourit, qu'on se parle longuement, n'abolit pas la distance. Limite de la communication. Alors quelques marins disent qu'il vaut mieux couper pour de bon, pour de vrai. Rester à vraie, à longue distance. Pas de mensonge. Certains marins, rares il est vrai, en ont conscience.

Connaissez-vous le syndrome de la machine à laver ? Monsieur le marin a de la chance : son bateau est équipé de l'internet gratuit. Même au milieu de l'Océan Pacifique, à mille miles de chez lui, il communique à tout moment. Joie de la modernité. Mais un soir, Madame l'informe : « La machine à laver est tombée en panne. Que faire ? » Et Monsieur découvre – ou redécouvre – son impuissance, liée à la distance, que l'internet ne réussit pas à abolir.

Recherche philosophe, non pas pour réparer la machine à laver, mais pour expliquer comment les mots et les paroles, les sourires et les soupirs échangés au téléphone, ont une valeur bien différente des mêmes mots et des mêmes sourires échangés dans la proximité ou l'intimité. Ne dit-on pas que la communication non verbale est essentielle et bien plus importante que la communication verbale ? Quel est son poids, sa valeur, son intensité quand elle est relayée par un téléphone ? Recherche philosophe pour expliquer comment lire entre les lignes (ou les pixels) d'une photo d'un smartphone comme on lit entre les lignes d'une lettre, et pour expliquer aussi les peines et les vertus nécessaires de l'éloignement et de la séparation ; et les joies des retrouvailles. Je ne nie pas la valeur ou la puissance de la communication par internet, mais je suis attentif à en sentir la différence. Un *tweet* ou un SMS n'ont aucunement la valeur, la puissance, la charge affective d'une lettre. Même si la communication à distance sait aussi faire des merveilles : je me souviens d'un marin qui m'expliquait comment, dans sa vie de marin, il avait appris à faire l'amour par téléphone...

*

Allons, concluons avec une rétrograde invitation à l'écriture, un éloge (posthume ?) de la lettre. Non pas par nostalgie d'un passé révolu, mais pour tenter d'éclairer la lanterne du philosophe. Elle provient d'un marin. Nous l'avions affichée au foyer des marins de Port-de-Bouc. Combat d'arrière-garde, largement perdu d'avance, qui n'eut aucun effet concret. Pourtant le plaidoyer est puissant : « Elles me manquent vraiment, ces lettres-escargots que je relisais des centaines de fois au long des jours passés en mer... ces années merveilleuses où je mettais ces lettres sous mon oreiller et les lisais jusqu'à m'endormir. Et que je lisais encore en me réveillant... Je me souviens de la solitude prégnante que je ressentais en raccrochant un téléphone... Non, rien ne peut remplacer une vieille, mais fiable lettre-escargot. »

Un marin connecté peut-il nier la distance et l'éloignement ? Il reste un homme de l'ailleurs, de l'absence, du lointain. Je lisais ce commentaire, posté depuis l'aéroport, sur le compte Facebook d'un marin en partance pour un nouvel embarquement : « Back to the real life » (retour à la vraie vie).

TÉLÉPHONE ARABE

Par Luc et Marie Feillée

Luc et Marie Feillée, 62 ans, sont depuis plus de trois ans volontaires dans le Sahara algérien à Ghardaïa, au service du diocèse de Laghouat-Ghardaïa. Ils appartiennent à l'équipe CMdF d'Algérie.

Avez-vous déjà joué à ce jeu, étant enfants ? Cette transmission chuchotée d'une phrase qui de joueur en joueur se transforme petit à petit... Lorsque nous sommes arrivés en Algérie il y a trois ans, nous avons vite compris que la transmission des nouvelles de toutes sortes était ici un sport national, justifiant tout à fait ce qualificatif d'« arabe ».

La généralisation du téléphone portable a donc permis à quasiment tous les adultes d'étendre au-delà du vis-à-vis leur passion pour la discussion passionnée. Une scène magnifique dans une gare routière nous a convaincus que même la gestuelle traditionnelle du dialogue en réel pouvait emprunter les nouvelles technologies de la communication : trois sourds-muets dialoguant en langage des signes avec des amis, par smartphone et Skype interposés !

Oui, le téléphone portable est omniprésent dans le monde des adultes, coincé dans un chèche ou un hidjab, utilisé sous un haïk face au mur de la rue, carillonnant dans les bus longs courriers de nuit ; il permet à tous et toutes de communiquer... dans les limites des moyens économiques : les unités sont parfois bien difficiles à financer.

La génération des 15-30 ans, bien entendu, s'est lancée, comme partout ailleurs, dans l'utilisation du smartphone, et beaucoup autour de nous pianotent jour et nuit sur Facebook. De même, les tout-petits restent calmes grâce à cette nounou électronique, aujourd'hui plus que la télévision.
Mais l'utilisation des réseaux sociaux par les jeunes n'est pas que ludique ou sociale. Il y a deux ans, lorsque deux communautés s'opposaient gravement dans la vallée du Mzab où nous vivons, de chaque côté, les groupes de jeunes casseurs étaient convoqués, pilotés, téléguidés pourrait-on dire, par des réseaux de Facebookeurs, et l'arrestation de ces instigateurs fut un facteur de la fin des émeutes.

Cette année, au mois de juin, et dans tout le pays, Internet fut coupé pendant les épreuves du baccalauréat : la session précédente avait été entachée de nombreuses fraudes, à tous les niveaux (des enseignants aux candidats).

Pour le moment, peu d'adultes, parents ou enseignants, se posent des questions sur l'éducation au numérique. Pourtant, certains de nos voisins mozabites, fils d'une culture fière de ses traditions et bâtie sur une hiérarchie de l'âge, réalisent que leurs enfants, par leurs réseaux sociaux, échappent à l'emprise de cette culture, et à l'autorité des anciens. Les Pères Blancs, qui animent deux centres culturels à Ghardaïa et à Ouargla, donnent des cours de langues en direction des lycéens et des étudiants. Ils en profitent pour proposer à ces jeunes une réflexion, bien rare dans leur environnement quotidien, sur l'usage du numérique... car eux aussi en sont de grands utilisateurs !
Je n'oublie pas que les applications du type WhatsApp sont une bénédiction pour les nombreux Subsahariens présents dans tout le sud, en migration ou au travail sur place : elles leur permettent de garder le contact avec leurs familles.

ZACHÉE, DESCENDS !

Et l'Eglise du Sahara ? Dérisoire !
Moins de 60 permanents, de 32 à 90 ans, de 18 nationalités différentes !
33 sœurs, 7 frères, 16 prêtres, 3 laïcs !
Implantés par lieux de vie de 3 à 12 personnes sur un parcours de 5 000 km !
Des migrants, des étudiants, des prisonniers subsahariens, des travailleurs étrangers dans les régions pétrolières : quelques centaines de chrétiens ; la population algérienne est musulmane à (presque) 100 % : plusieurs millions !

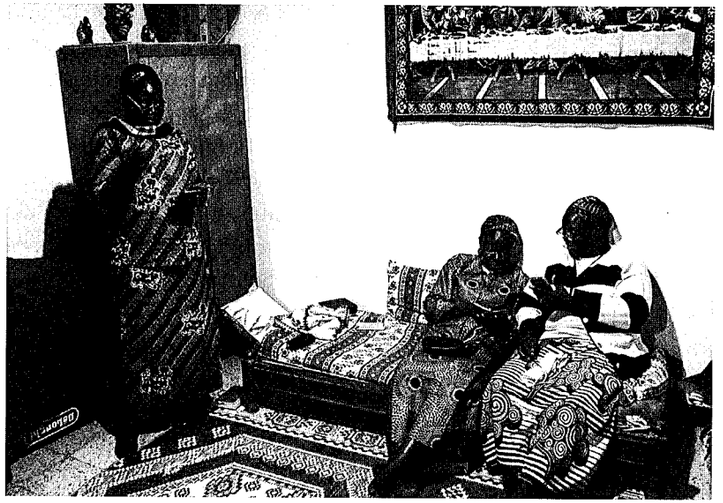
Vous l'imaginez bien, les communications numériques sont extrêmement précieuses pour notre diocèse : si nous voyageons souvent dans le désert, *notre cathédrale*[1], en contemplant la beauté nue de la Création, il est aussi ce qui nous rend lointains les uns des autres. Les courriels, les conversations par téléphone ou par Skype, les Messenger et autres WhatsApp, tout cet entrelacement de messages a certainement modifié, pour nous tous, la conscience que nous sommes bien une famille : chacun a pour son lointain frère un attachement qui se dit par les mots du quotidien, du très pratique, mais aussi de l'affectif, et du spirituel.
Notre Eglise si petite et si multiple est confrontée à des usages différents des communications numériques, suivant l'âge, en même temps que la culture, de ses membres.
Les deux charismes principaux qui ont construit la présence chrétienne au Sahara ont, depuis la dernière guerre mondiale, joué entièrement, et loyalement, le jeu de l'enfouissement dans la société algérienne : avec le cardinal Lavigerie, Pères Blancs et Sœurs Blanches ont formé plusieurs générations d'hommes et de femmes et cherché à mieux comprendre le Sahara et ses habitants. A la suite de Charles de Foucauld, les Petites Sœurs et Petits Frères ont vécu la vie des plus pauvres. Les jeunes religieux de ces deux familles, et de congrégations nouvelles, venus pour beaucoup d'Afrique subsaharienne, ont des manières de vivre et des objectifs différents de leurs aînés ; ils sont également accueillis d'une autre façon que les Européens, inconsciemment vus à l'égal

1. *Désert, ma cathédrale,* Livre écrit en 2008 par notre évêque émérite, Claude Rault (Ed.DDB)

des anciens esclaves. Le travail d'apprivoisement étant malaisé et souvent douloureux, ils peuvent s'enfermer dans leur communauté et se réfugier dans le monde numérique. Une congrégation, confrontée à cela, et pas seulement en Algérie, a demandé à une communauté de trois sœurs de tester tous les moyens de communication possibles pour nourrir sa réflexion : en quoi le numérique est-il un refuge, un réseau de relations, une aide à la rencontre, un outil pour la mission ?

Lors de notre prochaine assemblée, en avril prochain, nous figurerons notre diocèse par un grand sycomore aux branches maîtresses largement étalées. Tels des Zachée, écartés de la vie de nos prochains parce que différents, nous pouvons grimper dans le sycomore, prenant de la hauteur pour mieux voir ; mais Jésus nous fait redescendre, car il est en bas, lui ! Et il s'invite chez Zachée...

Ghardaïa, le 8 décembre 2017



CONNEXION FRATERNELLE HAUT DÉBIT

Par Guillaume Garczynski

À l'aise avec un clavier d'ordinateur ou un tableau Excel, Guillaume a pris conscience il y a peu de temps du profond creusement des inégalités provoqué par l'arrivée du numérique dans tous les domaines. Responsable d'Emmaüs Connect en Isère, il lutte aujourd'hui au quotidien pour faire du numérique un levier d'inclusion.

80 % des offres d'emploi se trouvent sur internet, 77 % des internautes sont sur un réseau social, 85 % des services publics sont accessibles sur internet, un million de Français suivent des formations en ligne... Nous pourrions multiplier les chiffres nous rappelant à quel point le numérique est devenu un élément incontournable de nos vies chaque jour plus connectées. Pourtant ces chiffres, bien qu'élevés, ne doivent pas nous cacher les cinq millions de personnes qui cumulent aujourd'hui précarité sociale et précarité numérique. Mais voyons le verre à moitié plein et cherchons ensemble à comprendre selon quelles modalités le numérique conduira ces personnes à se connecter à la société.

LE NUMÉRIQUE, UNE NOUVELLE INJONCTION...

Sans internet, Gaël ne pourra pas s'inscrire à Pôle emploi et Fatoumata appeler son cousin au Sénégal. Sans connexion, Ahmed payera plus cher son titre de transport et Geneviève ne pourra pas partager ses souvenirs de vacances. L'usage du numérique est devenu indispensable pour accéder à ses droits au travers des démarches administratives (dématérialisation des services publics) ou pour accéder à l'emploi (inscription à Pôle emploi à 100 % sur internet) ; indispensable dans son travail (automatisation des outils de production et développement du secteur tertiaire) ou au quotidien (loisirs, lien social, mobilité, suivi scolaire, etc.).

Face à cette nouvelle injonction, le secteur public et le secteur privé doivent créer une configuration dans laquelle la dématérialisation ne freine pas l'accès aux droits de toutes et de tous. Imaginons une dématérialisation rapprochant l'administration et les citoyens ! Internet est ainsi inclusif lorsqu'il permet de disposer plus facilement d'informations sur les aides et de franchir une première étape vers l'ouverture des droits sans se déplacer. Des contraintes de mobilité ou de disponibilité s'en trouvent réduites. Beaucoup de personnes se sentent « disqualifiées » lorsqu'elles franchissent la porte d'un organisme social. Internet offre une forme de discrétion et peut leur permettre de franchir ce cap. Enfin, il est important de rappeler la potentielle réduction des temps de traitement des dossiers et des procédures d'actualisation des droits grâce à la dématérialisation. Or, quand les situations de vie sont fragiles, ces gains de temps sont précieux.

... OU UNE NOUVELLE CHANCE ?

Selon une étude menée par Emmaüs Connect[1], le numérique permet d'actionner trois leviers

1. *Le numérique au sein de l'action sociale dans un contexte de dématérialisation. Politiques d'établissements, pratiques des professionnels et accompagnement au numérique des usagers.* Étude réalisée par Yves-Marie Davenel, Docteur en anthropologie pour Emmaüs Connect http ://www.les-cahiers-connexions-solidaires.fr/wp-content/uploads/2016/04/%C3%89tude_Le-num%C3%A9rique-au-sein-de-lAction-Sociale-dans-un-contexte-de-d%C3%A9mat%C3%A9rialisation.pdf.

majeurs d'insertion : l'estime de soi, la préservation des liens sociaux et familiaux et l'apaisement psychologique.
Pour beaucoup de personnes interrogées, l'accès à un téléphone et à une connexion permet d'être « comme tout le monde » et « si tu n'as pas de téléphone, pas de numéro à donner, tu n'existes pas », entend-on régulièrement à Emmaüs Connect. Avoir accès à des outils numériques et savoir s'en servir renforce ainsi l'estime qu'on a de soi.

Ce sont aussi les liens sociaux et familiaux qui peuvent être préservés. 52 % de ceux qui ont répondu et utilisant internet déclarent fréquenter des *chats* (discussion) ou Skype et 38 % affirment utiliser les réseaux sociaux. Les chiffres de la téléphonie pointent vers un constat similaire puisque 70 % des personnes interrogées déclarent utiliser leur téléphone pour appeler leur famille à l'étranger.

Apaisement psychologique enfin, quand une personne interrogée déclare : « Je suis seule en France. Parfois je suis stressée et j'ai peur. Avoir un téléphone me donne un sentiment de sécurité. » Estime de soi, lien social, sentiment de sécurité sont bien les premières briques essentielles pour construire les bases solides d'un pont entre chaque individu et la société.

Face à ces trois leviers majeurs, internet regorge aussi de nombreux trésors et outils innovants pouvant favoriser l'insertion des personnes. Cela est vrai des coffres forts numériques permettant de conserver et de protéger ses données personnelles et ainsi faciliter les démarches d'accompagnement social. Nous pouvons aussi penser aux nombreux jeux pour mieux s'y retrouver lors d'une recherche d'emploi ou encore aux espaces collaboratifs originaux permettant d'organiser de multiples actions de service, comme du bricolage ou un coup de main pour porter ses courses.

LE NUMÉRIQUE, UNE NOUVELLE LUTTE SOCIALE

Numérique évoque souvent collaboration et innovation. Cela peut aussi rimer avec insertion. Pour qu'un numérique plus juste et plus durable soit un véritable levier d'insertion et d'intégration socio-économique, la transition demande d'accompagner chacun et chacune dans son autonomie numérique.

Illustrons notre propos en écoutant de nouveau des personnes accompagnées par Emmaüs Connect : « Toutes les démarches quotidiennes se passent sur internet aujourd'hui. C'est compliqué, mais une fois qu'on sait s'en servir, on gagne du temps ! » Ou encore : « Il y a plein d'offres d'emploi sur internet. C'est pour ça que je veux apprendre à bien l'utiliser pour trouver du travail. » Ces usages plus spécifiques et plus variés requièrent des compétences numériques plus avancées qui se développent lorsqu'un besoin social profond devient le moteur de l'apprentissage. Or on présuppose encore souvent que les usagers utilisent le numérique avec aisance alors que c'est loin d'être le cas, même pour les jeunes. Et les freins à l'inclusion numérique sont multiples : illettrisme, absence de compte courant ou de logement, coûts des télécommunications et du matériel, complexité de l'offre, morcellement des opportunités d'accompagnement au numérique.

Malgré ces freins, la course à la dématérialisation est lancée. Moins de temps, moins d'espaces : le « tout en ligne » est aussi un gain financier. Mais à l'heure où le besoin de proximité et de relation de confiance se fait cruellement sentir, il est nécessaire que ces gains financent en priorité du temps et des espaces de rencontre. Que ce soit par l'ouverture, ou la réouverture, de points d'accueil et par l'accompagnement des plus fragiles (dans leur usage du numérique par exemple), faisons de la dématérialisation une opportunité pour renforcer des liens en chair et en os.

Une société connectée laisse à ses marges de nombreuses personnes aux profils très variés. Le numérique ne marque pas une bascule simple dans un monde plus « insérant ». Mais elle en multiplie sûrement les opportunités d'insertion. L'acquisition d'un bagage numérique minimum est devenue indispensable. Mais ce nouveau droit ne peut être dissocié des autres luttes à mener pour une société plus humaine. Du haut débit, oui, mais pour une connexion fraternelle !

TECTONIQUE DES PLAQUES À L'ÈRE NUMÉRIQUE

Par Henri Védrine

Henri est prêtre de la Mission de France. Il est le supérieur du séminaire et il est en équipe à Fontenay-sous-Bois. Il est par ailleurs écrivain public bénévole dans cette même ville.

Au temps des « dinosaures du numérique », c'est-à-dire voilà 10 000 à 12 000 jours, j'étais jeune coopérant du service national au Cameroun. Je communiquais avec ma famille par lettre manuscrite, avec… du papier, un stylo et une enveloppe convenablement affranchie ! Il fallait au mieux une douzaine de jours pour que le courrier parvienne à son destinataire. Seulement deux fois par an, je téléphonais en faisant au préalable 280 km pour rejoindre Douala. La conversation n'excédait pas 12 à 14 minutes.

Aujourd'hui, par WhatsApp ou Skype interposés, je reçois, sur le champ, des nouvelles de mes neveux et de mes nièces, en stage de fin d'études au Togo, au Costa Rica ou en Argentine. Je communique en même temps avec des amis à Singapour

et au Brésil. Une vie partagée, en instantané, par des photos, des vidéos et des conversations sans modération et à moindre coût. Partage des découvertes au plus près des événements, avec pour seule contrainte le respect des fuseaux horaires !

« Ah bon ! Tu n'as pas appris l'accrochage que j'ai eu ? » me disait ma filleule Séverine cet été. Et d'ajouter : « Et pourtant la photo de la voiture a été mise sur Facebook juste après. »

Et non, je n'avais pas eu la nouvelle. Pas plus que les photos des derniers travaux dans leur maison, ou celle de la joie communicative de la fratrie pour les cinq ans de Chloé déposée sur Instagram le jour-même.

Le mail est en perte de vitesse pour ces échanges qui ne souffrent pas d'un délai de réception dans la vie quotidienne et personnelle. Me voilà mal outillé ? Peut-être à tort, je préserve mon confort personnel devant un trop-plein d'informations d'inégales importances qui pourraient m'envahir. Mes détracteurs ou mes guides sur ce nouveau « continent numérique » me disent pourtant que l'on peut « paramétrer » les outils pour filtrer, sélectionner, hiérarchiser les flux numériques. Il est même possible de définir des alertes pour devancer des événements qui n'ont pas encore eu lieu ! Mais dans cette offre numérique, tout s'accélère. Un nouvel outil succède à un autre. Son extinction n'est pas liée à quelques glaciations qui auraient duré. Elle est plutôt due à une « météorite numérique » qui l'a rayé de l'espace virtuel sans crier gare, sous les seules lois du marketing et de l'économie. À moins que l'on assiste à une dérive des continents. Des continents s'éloignent mais en même temps, d'autres se rapprochent. Des plaques tectoniques se percutent et provoquent des séismes et des fractures, ouvrant à un autre rapport au temps et à l'espace. J'en suis témoin à la permanence que j'effectue chaque semaine, en tant qu'écrivain public, dans une association de quartier à Fontenay-sous-Bois.

*

Ousmane vit avec les minima sociaux. Il est en France depuis 15 ans. Il se débrouille bien en français, à l'oral, mais il a plus du mal à lire et à comprendre l'écrit. Ce matin, il n'est pas peu fier d'arborer son nouveau *Mobile*, tout fraîchement acheté au Centre commercial de Val-de-Fontenay. « Mon téléphone, il était cassé. Pour le réparer,

ils me demandaient 130 €. Alors j'ai acheté ça, un véritable ordinateur ! » Le vendeur l'a persuadé de ce choix judicieux du dernier Samsung, avec comme argument commercial de poids, la promesse d'un remboursement de 100 € sur le total de la facture ! Seule difficulté, la remise n'est pas faite à l'achat mais est différée. Elle pourra s'obtenir après... par Internet.

Ousmane est là, ce matin, à la permanence de l'association, pour trouver de l'aide pour toucher son dû. Et nous voilà partis dans les méandres du « continent numérique ». Ousmane a entre les mains un post-it, donné par le vendeur et sur lequel est écrit le nom du site où il faut effectuer la démarche : www.offres-de-remboursement-bouygues-telecom.com.

Une fois cette adresse renseignée sur internet, nous arrivons sur une page d'accueil. Le message est pour le moins explicite : « Pour vous connecter, veuillez renseigner la référence de l'opération à laquelle vous souhaitez participer. »

Et pour ceux qui seraient déjà perdus à ce stade de la démarche, la page internet ajoute : « Le numéro d'opération est composé d'une ou deux lettres et de deux ou trois chiffres (par exemple A001 / AA22) et se trouve dans l'adresse à laquelle vous devez envoyer votre participation à l'opération. »

L'information est on ne peut plus claire ! Après une longue recherche parmi les autres papiers dont disposait encore (ouf !) Ousmane, nous arrivons à trouver le chiffre. Une fois renseigné, nous atterrissons (ou plutôt « alunissons » !) dans un nouvel espace où nous devons décliner Nom, Prénom, Adresse, Numéro de mobile de l'intéressé. Il nous faut terminer par créer un mot de passe, ce sésame dont seuls Ousmane et moi aurons le secret ! Il nous ouvre une nouvelle *terra incognita* où le langage est toujours aussi abscons : « Veuillez télécharger la copie lisible du code-barre où apparaît deux séries de chiffres : IMSI (15 chiffres) et GENCOD (13 chiffres) (4 Mo au maximum, format jpg. jpeg. pdf.) ». Nous voilà lancés dans une recherche de traducteurs pour comprendre ce dialecte inconnu et plus encore pour trouver les informations demandées. Nous sommes finalement arrivés à sortir vivants de cette jungle avec, malgré tout, la déception du message final : notre dossier serait traité sous quatre à huit semaines.

Vive la communication numérique instantanée !

Ousmane est équipé d'un mobile dont la technologie lui permettrait de recevoir ses mails mais aussi d'avoir accès à internet et de télécharger les applications de la CAF, de Pôle Emploi, de l'Assurance Maladie... Cela devrait simplifier ses démarches de la vie courante. Mais, comme beaucoup de celles et ceux qui passent à l'association, il a du mal à se repérer dans cet espace virtuel où l'instantané numérique n'a rien à voir avec ce qui fait sa vie. Il subit l'incertitude du lendemain et de la fin de mois à boucler. Un loyer à payer peut-être avec retard. Un crédit renouvelable comme un fil à la patte dont le taux d'intérêt et l'assurance amputent d'autant son pouvoir d'achat[1]. Ousmane doit, pour pouvoir (sur-)vivre, se contenter du présent et de s'y maintenir à flot. Demain sera un autre jour. Les espaces virtuels sont pour lui des espaces bien souvent inconnus. D'autant plus que pour y accéder, il faut le sésame d'un identifiant et d'un mot de passe qui ne supportent pas un défaut de mémoire ou une erreur d'écriture. Comment comprendre l'existence de ces espaces de communication virtuelle, cette boîte mail dont on a donné l'adresse à telle ou telle administration mais que l'on oublie d'aller consulter ? Le courriel reçu est en « poste restante ». Le délai de réponse est dépassé. Les droits acquis sont alors perdus et il faut refaire un nouveau dossier, en supportant les délais de traitement qui, eux, sont bien réels.

*

Malgré une plus grande facilité d'accès aux technologies numériques et des efforts importants des politiques publiques, la fracture numérique est bien une réalité pour les personnes précaires, qui vient redoubler la fracture sociale. Mais la situation est sans doute plus complexe qu'il n'y paraît. Comme Khorka, Thanthip, Malamine, Agnès, Maria et bien d'autres, Ousmane peut être perdu sur ce nouveau continent. Mais en même temps il peut aussi, avec son tout nouveau mobile, se rapprocher sans papier, sans crayon, sans enveloppe à affranchir et surtout sans délai, de sa famille au village au Mali.

1. Certains organismes de crédit peuvent pratiquer des coûts qui, en cumulant taux de crédit et assurance, atteignent parfois 15 % du montant emprunté.

UN OUTIL TECHNOLOGIQUE

Par Gilles Galipot

Père de 2 grands enfants de 14 et 18 ans, marié à Caroline, Gilles est membre de l'équipe CMdF Le Havre-Estuaire. Depuis 2008, il est professeur de technologie et de sciences de l'ingénieur à la fois dans un collège et dans un lycée du Havre. Il assume aussi le pilotage de la formation et le suivi pédagogique des collègues technologues sur l'académie de Rouen.

Les bureaux d'études (BE) se sont largement développés et structurés au XIX[e] avec la révolution industrielle. L'industrialisation a provoqué des besoins de calcul en résistance des matériaux et de coordination entre les corps de métier. De fait, il y a eu une spécialisation des BE par secteur d'activité : le ferroviaire, le naval, le bâtiment, etc.

Le développement des procédés de fabrication à la chaîne et la multiplication des systèmes de plus en plus sophistiqués ont conduit les artisans à devenir ingénieurs en valorisant leurs expériences en diplôme et en accédant aux connaissances au sein d'écoles comme celle des arts et des manufactures créée en 1829. Les ingénieurs et les techniciens ont eu besoin d'échanger sur leurs pratiques pour aller encore plus loin dans les projets.

Pour la Tour Eiffel à l'époque, les calculs nécessaires pour dimensionner les pièces étaient réalisés à la main ainsi que les plans, qu'ils soient d'ensemble ou de détail. Il y avait des armées de techniciens, cheville ouvrière des BE.

Tout au long du XX[e] siècle, les technologies de l'aviation, l'armement (malheureusement), le spatial, les énergies, les télécommunications et bien d'autres domaines, n'ont cessé de progresser. Deux événements dans les années 70 vont encore chambouler tout ce petit monde technologique : la crise de l'énergie et... l'informatique. La première va profondément transformer la vision technologique des systèmes en intégrant la dimension du développement durable dans le cycle de vie du produit, de sa conception à son recyclage. Le deuxième, l'informatique, va carrément devenir un outil indispensable au service de ce fameux cycle de vie du produit (en anglais Product Lifecycle Management : PLM). Concrètement, l'ordinateur a débarqué massivement dans les entreprises dans les années 1990, il a remplacé le crayon de papier et la gomme. Chaque intervenant technologue a maintenant sa propre machine personnelle. La conception en BE est marquée par deux évolutions : la DAO (Dessin assisté par ordinateur). C'est un plan dessiné en deux dimensions (comme sur du calque avec des rotrings ou pour faire une autre analogie, un texte écrit à la main, juste retranscrit sur un traitement de texte). Puis est arrivée, la CAO (Conception assistée par ordinateur) où le système est dessiné en 3D, pièce par pièce, le tout assemblé virtuellement comme s'il fonctionnait en vrai. À partir de l'an 2000, l'informatique a reçu un coup de fouet avec l'arrivée des réseaux informatiques à grosse capacité et de l'internet. Pour ma part, l'entreprise franco-américaine pour laquelle je travaillais en 1997 au BE en assistance technique est passée au tout informatique avec la mise en réseau des services de conception, de fabrication et de réparation. En 2000, j'étais formé à l'administration informatique et aux liaisons en fibre optique car est arrivée une nouvelle race de logiciels extrêmement pointus et complets : les *workflow* (flux de travail). Ainsi, chaque service d'une entreprise, qu'elle soit très petite ou très très grande, émarge transversalement dans un système informatique unique, si bien que tous les services sont liés les uns aux autres. Ils vont tous dans le même sens en interdépendance. Toutes les étapes du cycle sont

ainsi intégrées dans une chaîne informatique. Et cela va même plus loin puisque, par exemple, les sous-traitants d'une grosse entreprise sont interconnectés en temps réel à ce système *workflow*. Plus aucune entreprise n'échappe à ces systèmes. Le *workflow* peut se comprendre à partir de l'exemple suivant. Une pièce mécanique est en cours de fabrication mais finalement, elle ne s'assemble pas avec une autre pièce. Le problème est alors signalé informatiquement dans le *workflow*, les services en amont du cycle de vie sont informés par une alerte et ont pour ordre de voir si le problème leur incombe. La chaîne est bloquée et chaque minute compte. Si l'erreur vient du BE, une action corrective est engagée dans la CAO et automatiquement par effet domino, les services en aval vont répercuter la modification.

Pour l'entreprise, c'est une traçabilité de chaque instant qui permet une optimisation des procédés et une productivité accrue, voire extrême... Pour les technologues en BE, c'est à la fois une pression énorme car tout est signifié dans le système avec des cadences parfois infernales, mais c'est aussi une source de satisfaction d'agir à son niveau dans le cycle et d'y apporter sa pierre et ses compétences. Est-ce que tout cela fonctionne magnifiquement bien dans le meilleur des mondes ? Oui et non en bonne réponse de Normand. Dans les faits, le point positif, c'est redoutablement efficace et le point négatif, cela demande d'une part des moyens techniques colossaux et donc financiers et d'autre part, des moyens en formation des personnels très poussés. En bref, dans un bureau d'étude, tout devient tendu avec les bons et les mauvais côtés des choses.

Je suis maintenant du côté de l'enseignement. La technologie au collège et les S2I (Sciences industrielles de l'ingénieur, BAC STI2D et S option SI) ont été réformées pour surfer sur cette vague avec plus ou moins de réussite. Ceci implique de profonds bouleversements pédagogiques. Mes collègues en lycée technologique du bâtiment (Génie civil) viennent d'intégrer dans leurs cours, la maquette numérique, alias le BIM (Building Information Modeling). Là encore, l'outil informatique est au cœur des événements du cycle, tant dans la CAO que dans la liaison entre tous les intervenants, dite de l'entreprise générale (de l'architecte au plombier en passant par le fournisseur du béton). Ce chantier dans les bureaux

d'études techniques de la construction ne fait que commencer et cela va être une révolution entre les acteurs de terrain. Gageons que les liens humains subsistent et que l'intelligence artificielle algorithmique du *workflow* soit au service des équipes et ne soit pas un asservissement des personnels !

LE LOGICIEL LIBRE : UN COMMUN AU CŒUR DE L'ENTREPRISE

Par Benoît Blin

Benoît Blin a 35 ans et il est diacre de la Mission de France en vue du presbytérat. En équipe dans les quartiers nord de Marseille, il travaille comme ingénieur en informatique dans l'industrie de l'énergie solaire.

Dire aujourd'hui que le numérique transforme l'économie et la vie des entreprises est devenu une évidence. De nouveaux modèles économiques apparaissent, mais aussi de nouvelles manières de travailler. Contraintes pour certains, opportunités pour d'autres, évidence pour les plus jeunes...

Je souhaiterais ici mettre en lumière une de ces transformations qui est au cœur de ma propre pratique professionnelle : celle qu'entraîne l'essor des logiciels libres. Même si cela ne concerne qu'un aspect technique de l'informatique professionnelle, cette transformation fait apparaître dans l'entreprise un modèle de gratuité et de partage qui paradoxalement s'intègre bien avec l'environnement concurrentiel et les contraintes

de rentabilité. Les logiciels libres sont selon moi un exemple de la manière dont un « commun » a pu trouver sa place et sa pertinence dans notre économie.

Je commencerai par revenir dans un premier temps sur cette catégorie de « commun », avant de voir comment elle peut s'appliquer aux logiciels libres. Nous pourrons alors évoquer la place de ce phénomène dans l'entreprise.

LES COMMUNS

Qu'est-ce qu'un (bien) « commun » ? Ce thème renvoie à l'idée d'une ressource partagée, gérée collectivement par une communauté qui établit des règles et une gouvernance dans le but de pérenniser cette ressource, pour le bénéfice des membres de cette communauté.

Si une telle pratique a toujours existé, elle décline largement avec la révolution industrielle, qui fait apparaître l'idée qu'une ressource appartient soit à l'État, soit à un privé. On débattra alors pour savoir si c'est le public ou le privé qui permet de gérer au mieux cette ressource.

Mais la notion de commun a été remise au goût du jour récemment dans le sillage de la crise écologique. Face à la difficulté pour le public comme pour le privé de gérer les ressources naturelles, ne peut-on pas (re)découvrir des manières d'appréhender ces ressources comme des communs ? Une rivière, un espace urbain, une bibliothèque, un four à pain, un matériel agricole... ce sont des exemples de ressources qui peuvent être prises en charge par une communauté et gérées collectivement, en essayant d'harmoniser des préoccupations économiques, sociales et éthiques.
On peut s'interroger pour savoir si de telles initiatives sont nécessairement marginales, restreintes à des économies parallèles, ou si elles peuvent trouver leur place au cœur du système économique actuel.

Un petit *excursus* est peut-être nécessaire pour ne pas perdre celles et ceux pour qui l'informatique reste un objet lointain.

Un logiciel – ou programme informatique –, c'est une manière d'utiliser un ordinateur afin

de lui faire réaliser une tâche. Word est un exemple de logiciel qui nous permet d'utiliser notre ordinateur pour écrire des documents texte.

Le code source est la version intelligible et compréhensible par un humain d'un logiciel. Il est écrit dans un langage dit « de programmation » qui décrit à l'aide de mots et de formules le fonctionnement précis du logiciel. Ce code source n'est pas directement utilisable par l'ordinateur, il est donc traduit en code machine. Disposer du code source d'un logiciel permet de le modifier (le corriger, l'améliorer, le faire dialoguer avec d'autres logiciels) et d'échanger avec d'autres ces modifications.

LE LOGICIEL : EXEMPLE D'UN NOUVEAU COMMUN

Au début des années 80, la multiplication des ordinateurs dans les sphères personnelle et professionnelle a entraîné la création de nouvelles entreprises dont l'activité était liée à la vente de logiciels. La plus connue d'entre elles est Microsoft. Ce modèle économique reposait évidemment sur le fait de ne distribuer que le code machine et non le code source car celui-ci est le capital de ces entreprises. On parle alors de « logiciels propriétaires », puisque l'éditeur du logiciel reste propriétaire du code source et que ses clients n'y ont pas accès.

Face à ce mouvement, porté par le courant libertaire d'internet, sont apparues les licences de « logiciels libres ». Elles garantissent 4 libertés :

1. Liberté d'utiliser le logiciel pour n'importe quel usage et par tout le monde ;

2. Liberté d'étudier le logiciel et de l'adapter à ses besoins ;

3. Liberté de redistribuer ce logiciel ;

4. Liberté d'améliorer le programme et de publier ses modifications.

Et pour cela, le code source du logiciel est rendu public, c'est-à-dire dans la plupart des cas, gratuit.

Peut-on considérer de tels logiciels comme des communs ? Deux éléments importants nous permettent de répondre par l'affirmative :

• C'est une démarche communautaire. Autour de chaque logiciel libre s'agrège de manière plus ou moins informelle une communauté : ceux qui l'utilisent et qui peuvent faire remonter des remarques, des failles, des demandes d'amélioration et ceux qui le développent (les deux sont souvent mélangés). Une culture participative est à l'œuvre, régulée par différents outils. On s'organise selon différents modèles pour décider quelles évolutions apporter, quels choix techniques faire. Autour d'un même logiciel, on assiste à la collaboration de personnes du monde entier.

• C'est une démarche éthique. Il y a la conscience qu'il est dans l'intérêt général de partager son savoir. Ce que je produis peut en intéresser d'autres, et je peux moi-même bénéficier du regard des autres sur ce que je produis.

Ces éléments peuvent amener à considérer le logiciel libre comme un commun : c'est une ressource (ici numérique) volontairement partagée, gérée par une communauté qui s'organise pour l'entretenir, la corriger, la développer.

UTOPIE OU MODÈLE ÉCONOMIQUE ? LE LOGICIEL LIBRE AU CŒUR DE L'ENTREPRISE

« Gratuit ? Donc ce n'est pas sérieux ? Pas professionnel ? » Les faits tendent à démontrer le contraire...

Aujourd'hui ce mouvement a pris une ampleur considérable. Des logiciels libres sont au cœur de nos décodeurs TV, de nos voitures, de nos sites internet, des robots envoyés sur Mars. Github, une des principales plateformes de partage de code source, héberge aujourd'hui plus de 74 millions de projets très divers. Il y a une émulation qui tire vers le haut le nombre et la qualité de ces logiciels.

POURQUOI UN TEL ESSOR ?

• D'un côté parce que les professionnels du développement logiciel se sont aperçus que partager

leur code source permet à d'autres de le tester, de l'améliorer, de le compléter et d'en faire bénéficier à leur tour les autres. Avec internet, c'est devenu extrêmement simple.

• D'un autre parce que les entreprises qui utilisent un logiciel libre peuvent savoir exactement ce que le logiciel fait de leurs données et peuvent toujours en disposer. Sans le code source, les données deviennent captives de l'éditeur, et il est impossible de s'assurer de ce qu'il fait ou en fera. On peut bien sûr aussi noter l'intérêt de la gratuité, mais aussi d'autres aspects comme la souplesse, la sécurité, l'interopérabilité...

Je me permets de prendre un exemple issu de ma propre pratique. Le mois dernier, j'ai dû développer un logiciel pour contrôler des automates utilisés dans l'industrie. D'autres entreprises – qui utilisent aussi ces automates pour leur usage propre – ont eu le même besoin et ont développé leur propre code pour cela. Mais plutôt que de garder pour eux ce travail, ils l'ont publié. Ainsi, au lieu de refaire à mon compte ce même travail, je peux bénéficier du leur, tout en contribuant à l'améliorer, à le corriger. On sort ainsi complètement du modèle client/fournisseur pour passer à un modèle de collaboration vertueux.

Aujourd'hui, concrètement, je n'ai plus de fournisseurs (si ce n'est en matériel), mais je fais partie de plusieurs communautés de développement du monde entier.

Cette pratique d'échange devient courante dans les usages informatiques de l'entreprise. On ne partage pas ce qui est spécifique à son cœur de métier, mais tout l'environnement technique qui est souvent le fruit du logiciel libre.

Un autre exemple : des collègues utilisent un logiciel libre de simulation numérique en mécanique des structures, conçu à l'origine par EDF pour ses besoins propres, mais qui l'a « libéré » en considérant que cela pouvait donner une tout autre synergie à ce produit.

Une autre preuve que ce mouvement devient massif est que de grandes entreprises comme Microsoft, Adobe ou Oracle sont obligées peu à peu de modifier leur philosophie et d'entrer à tout petits pas dans ce monde.

En prenant un peu de recul, on se rend donc compte qu'une pratique de partage collaboratif et gratuite a pris forme au cœur de nos économies marquées plutôt par la concurrence et la rentabilité. Et étonnement, ce ne sont pas des modèles en tension mais en synergie. À travers le logiciel libre, on trouve une présence des communs là où on ne l'attendait pas au cœur de l'économie marchande.

BIBLIOGRAPHIES EN LIGNE

• Emmanuelle Helly, *Le logiciel libre est-il un commun ?* in Makina Corpus, 19/06/2017. https://makina-corpus.com/blog/societe/2017/le-logiciel-libre-est-il-un-commun.

• Henri Verdier, Charles Murciano, *Les communs numériques : éléments d'économie politique* in Les Cahiers de la Chaire, nº 69, avril 2016. http://events.chairefdd.org/wp-content/uploads/2016/04/CAHIER_FDD_69.pdf.

• Nicolas Bouillon, Lucas Nussbaum et Thomas Petazzoni, *Le livret du Libre*, juillet 2014. http://docplayer.fr/docview/29/13366412/#file=/storage/29/13366412/13366412.pdf.

• April, *Les modèles économiques du logiciel libre,* décembre 2007. http://www.april.org/files/documents/200712-modeles-economiques.pdf.

BIG DATA IS WATCHING YOU

Par Bertrand de Villeneuve

Bertrand de Villeneuve est marié et père de trois enfants. Il enseigne à l'Université de Rennes 1 (IUT de Lannion) en droit des TIC (Technologies de l'Information et de la Communication). Il est membre de l'équipe MdF "Kreiz an noz" de Lannion.

Bien des articles de cette LAC révèlent à quel point notre époque est en mutation technologique, économique, culturelle et sociétale. Cette ère nouvelle de technologies et de culture numérique façonne notre quotidien, notre rapport à soi, aux autres et au monde. Le numérique désigne les technologies de l'information et de la communication, c'est-à-dire l'ensemble des techniques utilisées sur des supports digitaux. Tout devient numérique, du marketing à l'éducation, en passant par la gestion des documents d'une entreprise. Nous vivons l'ère du numérique à travers des outils (PC, tablettes, smartphones), des objets connectés en tous genres (montres, jouets...) et des services (réseaux sociaux, plateformes en ligne...). Cette innovation nous affranchit du support papier, en dématérialisant les informations.

Elle nous permet d'entrer en relation quelle que soit la distance. Le WWW « World Wide Web » (la Toile Mondiale) a bouleversé notre manière d'habiter le monde, entraînant de nouveaux usages de biens et de services. Même si la globalisation des échanges avait démarré bien avant le déploiement de l'internet, celui-ci a considérablement accéléré cette globalisation et massifié les sommes d'informations à notre disposition.

L'ÉTAT EST-IL ENCORE SOUVERAIN ?

L'une des conséquences majeures de ce bouleversement est de questionner le concept d'État Nation. La logique de l'État souverain, protecteur des droits et des personnes, se trouve profondément ébranlée, fragilisée par cet outil qui transcende les frontières et dissocie l'homme de ses actes. L'auteur d'une infraction peut être très éloigné du lieu de son acte. Un exemple : l'intrusion (piratage) dans le système d'information d'une entreprise peut s'effectuer de n'importe quel pays et avoir des répercussions à grande échelle. Comment un État peut-il protéger et faire valoir les droits de ses ressortissants lorsque les contrevenants se trouvent à l'autre bout de la planète ? Cette massification de l'information via le web pose la question de la protection des données, celle de la vie privée, et interroge également la liberté d'expression.

L'EUROPE, UN SANCTUAIRE DE LA PROTECTION ?

Qu'est-ce qu'une donnée à caractère personnel ? Elle est définie par la loi *Informatique et Liberté*[1] comme toute information permettant d'identifier directement ou indirectement une personne physique (vous et moi). Cette notion est très large et permet donc d'inclure outre le nom, le prénom et d'autres éléments classiques de l'identité, des aspects moins maîtrisables comme les traces que nous laissons sur internet. Il peut s'agir de ces petits fichiers textes que l'on appelle des *cookies*, des *logs*, ou bien l'adresse IP (Internet Protocole). En 1978, la France, et en 1995,

1. Loi informatique du 6 janvier 1978 modifiée en 2004.

l'Union européenne, se sont dotées d'un arsenal législatif afin de protéger les données à caractère personnel, notamment celles des internautes. Un choix politique fort, un pari, qui consiste à se doter de moyens pour que les citoyens puissent contrôler, maîtriser leurs publications et le devenir des données les concernant. On ne peut pas faire n'importe quoi avec les données personnelles des citoyens, la technologie utilisée pour collecter ces données doit être cohérente avec la finalité recherchée. Il est par exemple interdit de consigner les empreintes digitales de salariés d'une entreprise afin de contrôler leur temps de travail. L'empreinte digitale est une donnée à caractère personnel extrêmement sensible, unique, elle constitue une réalité biologique permanente. Peu de pays à travers le monde se sont dotés d'un arsenal juridique de protection comme celui de l'Union européenne. Le site de la CNIL nous révèle qu'à peine une quarantaine de pays possèdent un niveau de protection suffisamment adéquat pour permettre en toute sécurité le transfert de données[2].

Le nouveau règlement européen, qui entrera en vigueur le 25 mai 2018[3], affiche une volonté claire d'harmoniser les législations entre les 28 pays, de permettre un meilleur contrôle des citoyens sur leurs données. Il a pour objectif de responsabiliser les organisations (entreprises, établissements publics...) quant au contrôle et à la maîtrise des données des clients, des patients ou des salariés... qu'elles collectent. Car la donnée à caractère personnel est devenue un gigantesque marché. La collecte, l'exploitation, la revente de données constituent le nouvel or noir du XXIe siècle. Sur ce marché nous assistons à une tentative d'hégémonie des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) et autres NATU (Netflix, Airbnb, Tesla et Uber) de culture américaine qui collectent et exploitent des sommes colossales de données. Ces « géants mondiaux [bousculent] l'ensemble des secteurs de l'économie et [réécrivent] les règles de la concurrence, (...) en écrasant tout sur leur passage »[4].

2. https ://www.cnil.fr/fr/la-protection-des-donnees-dans-le-monde.
3. Règlement européen sur la protection des données - Parlement européen et Conseil du 27/04/2016.
4. *La Croix* du 21 novembre 2017.

Ces géants du web revendent en principe non pas la donnée brute (nom, prénom...), mais l'analyse qu'ils font – grâce à des outils sophistiqués – de nos comportements sur internet. Ce que nous lisons, écrivons, cherchons est ainsi analysé, puis revendu à des annonceurs publicitaires. Si je parle de chaussettes sur la page de mon réseau social préféré, aussitôt un bandeau publicitaire s'affiche sur mon écran, me proposant une magnifique promotion sur des chaussettes. Si je veux acheter un vélo sur le site d'un fabricant, aussitôt un concurrent me propose ses tarifs imbattables ! Cela s'appelle du profilage (*profiling*) ou, si vous préférez, de la publicité comportementale ou contextuelle personnalisée.

VIE PRIVÉE / LIBERTÉ D'EXPRESSION : UN ÉQUILIBRE DÉLICAT

Ces nouveaux outils intrusifs, allant toujours plus loin dans la connaissance du comportement de l'internaute, apportent une très forte valeur ajoutée à la simple donnée. Ce fameux *big data*, que l'on peut traduire par : analyse massive de données, est basé sur des algorithmes qui affinent sans cesse la connaissance personnalisée des internautes. « Est-il légitime éthiquement, juridiquement, politiquement de collecter ces données de toutes parts et de faire des analyses de comportement ? La réponse est non ! Par respect pour l'intégrité humaine[5]. » Il en va du respect de la vie privée.

Qu'en est-il de la donnée à caractère personnel et du respect de la vie privée ? Si toute information sur la vie privée est forcément une donnée à caractère personnel, cette dernière ne porte pas toujours atteinte à la vie privée. Prenons l'exemple d'un numéro de client chez un commerçant. C'est une donnée à caractère personnel, mais pas une donnée portant atteinte à la vie privée. Ces deux notions font donc l'objet de législations distinctes. Si la protection de la vie privée est présente depuis les origines du code civil, en 1970 une loi est venue accentuer son caractère protecteur en distinguant « l'atteinte à l'intimité de la vie privée » c'est-à-dire ce que nous souhaitons

5. Éric Sadin, cité dans La Vie du 23 novembre 2017 (voir *La vie algorithmique : critique de la raison numérique*, L'échappée, 2015).

ne pas exposer. Cette même loi de 1970 précise les dispositions du code pénal relatives aux diverses formes de violation de la vie privée. Elle sanctionne l'utilisation de certaines techniques captant, enregistrant ou transmettant... sans le consentement de leur auteur, la parole ou l'image d'une personne[6]. À l'époque, le monde des médias était visé. Aujourd'hui, une telle loi a-t-elle un caractère suffisamment dissuasif, compte-tenu des techniques sophistiquées de captation des données ?

L'évolution des technologies numériques et des outils du web favorise la liberté de communication et d'information, permettant ainsi d'asseoir les principes universels de démocratie inscrits dans les grands traités internationaux et à valeur constitutionnelle.

La révolution numérique nous permet de nous exposer au regard des autres, d'être reconnus par nos semblables, d'inventer de nouveaux cercles privés. Pour le meilleur... et pour le pire ! Car internet peut rapidement devenir une menace pour notre vie privée et nos libertés fondamentales. Sur ce thème, l'imagination d'auteurs est féconde en scénarios apocalyptiques. « Internet : un instrument d'émancipation planétaire, sur le point de devenir un instrument de contrôle et d'endoctrinement planétaire que se disputent gouvernements, fanatiques et simples citoyens[7]. »

Prenons l'exemple des systèmes de géolocalisation ou de vidéo-protection dont l'utilité n'est plus à prouver. Avons-nous anticipé le fait qu'ils puissent devenir des moyens de contrôle de notre liberté de circuler ? Le danger est bien réel ! La volonté de contrôle de l'homme sur ses semblables n'est pas un fantasme.

Alors, vie transparente ou vie sous contrôle ? Dans un monde digital, une vie trop transparente serait vite insupportable mais une vie sous contrôle le serait également. Ce sont là menaces et défis pour nos démocraties.

6. Article 226-1 à 8 du code pénal.
7. MINIER Bernard, *Une putain d'histoire*, Xo Éditions, 2015 (Prix Cognac du Polar Francophone).

Le défi réside dans le délicat équilibre entre d'un côté, le droit de tous à la protection des données, au respect de la vie privée et de l'autre, notre profonde aspiration à la liberté d'expression.

L'enjeu repose sur notre discernement, notre vigilance, notre capacité de résistance, notre attachement au principe démocratique. Face à ces défis et à ces menaces, l'Union européenne tente d'imposer des règles protectrices. Le nouveau règlement européen pour la protection des données constitue un acte d'indépendance et de souveraineté fort, celui de s'opposer à une hégémonie américaine très libérale sur les données. Sera-t-il suffisant pour contrer cette vision du marché des données, permettra-il de favoriser l'émergence d'entreprises européennes respectueuses des droits des personnes ? Un certain *1984* de George Orwell rôde dans nos mémoires... mais l'Europe fait de la résistance.

FAUT-IL AVOIR PEUR DES *BIG DATA* ?

Par Jean-Noël Lhuillier

Polytechnicien, Jean Noël Lhuillier a été chercheur et manager de développements dans des technologies contemporaines (moteurs-fusée, centrales nucléaires), puis responsable de méthodes en entreprise et président d'une association locale d'entraide.
Il est l'auteur de *Le management de l'information* (Lavoisier, 2005) et *Libres de penser et d'agir* (Salvator, 2011).

Un nouveau paradigme, nous dit-on, une nouvelle vision de l'humanité et de son avenir, émerge actuellement à grand fracas médiatique, les *big data* : la détection, la numérisation et l'exploitation par des algorithmes de toutes les traces que nous laissons volontairement ou malgré nous. Cela va permettre aux dataïstes (les maîtres des *big data*) de nous connaître parfaitement, de nous modéliser, de prévoir nos comportements et nos décisions. Plus encore – et c'est là que des langues gourmandes passent sur des babines – les *big data* prévoiront nos achats, nos votes... Et mieux, puisque nos corps seront parfaitement connus, ils pourront être guéris, prolongés, améliorés. Les *big data* inclinent alors au transhumanisme qui promet monts et merveilles : l'éradication des maladies, la conservation quasi-éternelle et même l'amélioration de toutes nos possibilités physiques et intellectuelles. Le meilleur des mondes est pour demain.

Mais ces perspectives peuvent aussi être jugées terrifiantes : les *big data* n'annoncent-elles pas des embrigadements, des dominations par *big brother* et ses suppôts ? Ne risquons-nous pas d'aboutir à une société à deux vitesses laissant de côté les réfractaires aux *big data*, et à une nature terriblement aseptisée et calibrée ?

Rassurons-nous : les *big data*, dans leur ambition mégalomaniaque, vont échouer. Et le transhumanisme encore plus clairement. Cela tient à deux raisons principales.

Les *big data* méconnaissent le ressort profond de beaucoup de nos décisions : la connaissance qui n'est pas qu'une collection de données. Nous la formons chacun en nous-mêmes par interprétation des données qui nous arrivent, grâce à nos connaissances personnelles antérieures, nos codes, notre passé personnel et nos ressentis qui rendent notre interprétation unique, et parfois (délicieusement ?) erronée ou fantaisiste. Prenons un exemple. Il pleut, et votre chaussure droite réputée tout-terrain se met à prendre l'eau. Les *big data* détectent l'humidité puisque grâce à elles, votre chaussure est truffée de capteurs – ça coûte cher, mais quel progrès ! Les *big data* se déchaînent alors. Elles savent que vous n'avez pas de paire en réserve, que vous préférez les brunes aux noires, et que les samedis vous vous promenez souvent le long de la Seine. Elles affichent sur votre iPhone tous les magasins proches qui ont des chaussures de votre pointure et de votre couleur, et vous signalent que votre compte en banque est assez approvisionné. Bref, vous allez sûrement cliquer et acheter une paire, celle proposée en tête de liste (pour des raisons pas totalement avouées, car les *big data* sont un peu manipulées). Nous ne sommes qu'en 2020. En 2025, les *big data* passeraient elles-mêmes la commande et la feraient livrer chez vous, sinon attacher à vos pieds (2035) !

Oui mais... les *big data* ne savent pas que vous avez aperçu de loin hier deux personnes qui marchaient dans l'eau avec au pied des sortes de tongs. Et elles riaient, mais riaient... Les *big data* savent que vous avez vu avant-hier un film sur le

bon vieux temps, mais elles n'ont pas repéré que dans ce film, un des personnages sympathiques portait des tongs. Ou en tout cas, elles n'ont pas repéré que ce détail vous avait frappé au-delà de toute logique. Et voilà que vous tombez sur un marchand à la sauvette et vous achetez des tongs.

Les développeurs des *big data* croient, comme beaucoup de techniciens ou intellectuels, que le monde est déterminé. À force de développer des modèles mécanistes, physico-chimiques, de petites parties de ce monde, très efficaces chacun dans son domaine, ils ont extrapolé. Encore un gros effort, et on va arriver à le modéliser de façon complète. En particulier notre corps, cerveau compris, est une machine, nos décisions rationnelles ou passionnelles en sont le produit. Notre for intérieur, notre moi, n'existent pas, nous ne sommes que de la chair et des paquets de neurones qui décident d'acheter des chaussures parce que la machine cervicale le veut ou le sent.

Mais la science a bien montré que le monde est indéterminé. Les systèmes complexes sont et seront toujours non parfaitement modélisables. Les bons modèles de nos décisions et de nos actions devront alors tous laisser une part importante au hasard. Car le hasard quantique s'infiltre partout, car le hasard chaotique règne dans tous les systèmes complexes comme le cerveau, car tout système est impacté par beaucoup d'autres et ces interactions (la rencontre imprévisible de tongs) ne peuvent être modélisées que par des hasards. Modéliser sans hasard nos décisions nécessiterait de modéliser parfaitement le monde entier et son passé. Bon courage ! En attendant, les *big data* resteront intéressantes, mais faillibles. Leurs corrélations seront floues, leurs prévisions d'achat incertaines, leur intérêt commercial ou politique limité. Elles vont « se planter » souvent, la bulle va éclater, et le plus tôt sera le mieux, travaillons-y en affirmant notre liberté : débranchons nos portables et achetons des tongs !

L'HUMAIN NUMÉRIQUE, IDOLE OU ICÔNE ?

Par Pierre Chamard-Bois

Pierre est membre de l'équipe de Basse Bretagne. Il est à la retraite d'une activité de formateur en informatique. Il consacre son temps à l'accompagnement de groupes de lecture de la Bible en Bretagne et à la recherche en théologie. Il est en responsabilité dans plusieurs associations de dialogue inter-religieux, de rencontre entre spiritualités différentes, de mise en valeur du patrimoine religieux breton.

Nous vivons des temps de bouleversements difficiles à imaginer dans leur diversité et leur profondeur.

Mais ce n'est presque rien par rapport à ce qui vient. Et qui est déjà là, mais dont nous n'avons que des aperçus partiels et épisodiques par les médias. Nous ne percevons encore que la surface de changements profonds en train de se faire. Si nous avons pu comprendre jusqu'à maintenant tous ces changements comme une accélération des technologies, il nous faut désormais prendre en compte une mutation radicale, irréversible, globale. Une rupture qui impacte simultanément toutes les dimensions de l'humain : le travail, la vie en société, le corps biologique, le psychisme, la dimension spirituelle. Ce que nous percevons de

l'humain, et qui a déjà pourtant beaucoup évolué depuis l'époque des Lumières, depuis « le siècle des soupçons[1] » et l'apparition des « après[2] » au XX[e] siècle, ce que nous percevons aujourd'hui, va voler en éclats.

Curieusement, la Bible, et sans doute quelques autres grands textes du patrimoine de l'humanité, peut nous aider à traverser cette formidable rupture sans paniquer, nous révélant que ce que nous appelons l'humain et le divin n'est qu'une pâle représentation d'une Réalité qui a toujours été là, sans que nous en prenions vraiment la mesure.
Cet article ne prétend qu'à effleurer ce qu'il évoque.

LA MUTATION TECHNOLOGIQUE

Les innovations technoscientifiques jouent et vont jouer un rôle de premier plan dans les mutations en cours. Quelques flashs, d'abord, pour rappeler ce qui est en jeu.

La numérisation est « à son comble ». La numérisation de l'information est la représentation de la réalité qui nous entoure sous la forme de nombres. Elle permet un stockage de plus en plus concentré, des duplications infinies quasiment gratuites. Elle permet des traitements automatiques par des programmes informatiques. Grâce à ces derniers, elle permet de générer de nouvelles informations par recoupement, croisement, généralisation, modélisation, à un niveau impossible à atteindre quand l'information était dans des livres, des disques, ou dans la mémoire des humains.

Tout est numérisable, sauf peut-être le ressenti intime que nous avons de nous-mêmes et de ce qui nous entoure[3]. Bien sûr des textes, des images, de la musique, mais aussi les comportements, les habitudes, les déplacements, les interactions, les centres d'intérêt, les réactions à un événement,

1. Le XIX[e] siècle avec Marx, Darwin, Nietzsche, Freud, etc.
2. Après, traduit par des « post » : post-humanisme, postmodernité, post-rationalisme.
3. Ce que nous n'arrivons que difficilement à exprimer par des mots.

de tout un chacun. Tout cela constitue ce qu'on appelle les *big data*. Leur collecte est grandement facilitée par cet outil universel qu'est le smartphone[4]. C'est bien plus qu'un outil. Il devient pour de plus en plus de personnes comme un organe supplémentaire connecté au cerveau, encore extérieur au corps, bientôt physiquement implantable. Il permet d'avoir accès à une quantité phénoménale d'informations, d'agir à distance (commander, payer, réserver, piloter, etc.). Mais c'est aussi un collecteur d'informations hors pair sur son utilisateur.

Déjà, pour ceux qui sont « connectés », il y a dans les *big data* plus d'informations sur chacun d'eux que ce qu'ils connaissent d'eux-mêmes.
Certes, elles sont encore souvent dispersées, non reliées entre elles. Mais il devient facile de les rassembler grâce à de nouveaux outils comme la reconnaissance faciale ou la reconnaissance vocale[5]. Nos coups de téléphone, mails, SMS et messages sur réseaux sociaux peuvent facilement être stockés, et le sont souvent, comme autant d'archives nous concernant.

Ces *big data* ne seraient pas grand-chose sans les programmes informatiques qui les exploitent : des programmes écrits pour comparer, modéliser, générer des profils ou faire de la veille d'événements. Or une révolution est en cours : le développement de l'intelligence artificielle qui, grâce aux progrès matériels des ordinateurs, a franchi un cap d'efficacité incroyable. Avec elle, des « programmes » savent déjà, et sauront bien plus encore, faire des choses que le cerveau humain ne saura ni ne pourra jamais faire. Pas seulement en terme de vitesse d'exécution, mais en fiabilité, en capacité d'apprentissage et en qualité de ce que nous appelons l'intelligence.

LA MUTATION ANTHROPOLOGIQUE

On le comprendra : ces nouvelles possibilités techniques vont bouleverser ce que nous savons de l'humain, notre façon de le percevoir ou de le caractériser. *Nous sommes de plus en plus prédictibles*, même dans nos incohérences de comportement, nos opinions, nos décisions, nos

4. En français : téléphone intelligent. Il contient un ordinateur et est connectable à internet.
5. La police, les services secrets, des multinationales, croisent déjà ces informations.

maladies, nos prises de risque. Des programmes neuronaux peuvent apprendre à nous connaître en traitant bien plus d'informations que celles que nous avons sur nous-mêmes. Utilisés dans des robots-compagnons, ils nous simplifieront la vie, devançant facilement beaucoup de nos désirs. Des questions radicales se profilent avec tout cela. Ce que ces « *intelligent data* » représenteront de nous ne sera-t-il pas plus proche de la réalité que ce que nous percevons de nous-mêmes, nous qui sommes souvent dans le déni, la dissimulation ou simplement l'ignorance ?

Que devient notre liberté ou l'idée que nous nous en faisons, quand nous l'associons trop facilement à notre imprévisibilité ? Où se trouve notre identité ? En nous ou dans ces doubles numériques de nous ? Qu'en est-il de notre responsabilité ? Serons-nous surveillés par notre ange gardien numérique pour éviter que nous fassions des choses contre la loi ou la morale ? Ou, dans un autre scénario, nous manipulera-t-il pour faire, à notre insu, le pire ? Quelle possibilité aurons-nous de l'effacer, de nous en détacher, alors que le flot d'informations nous concernant ne s'arrêtera pas pour autant ?

Nous sommes pris dans un mouvement de dissolution de l'individu, de dissémination de ce qui le caractérisait jusqu'à maintenant, d'amplification de ses capacités en dehors de lui. Avec les *data*, l'intelligence artificielle, les rêves transhumanistes[6], nous sommes confrontés, dès aujourd'hui, à réviser de fond en comble notre représentation de ce qu'est un humain : un être biologique, parlant, en relation avec d'autres, créatif, appelé à la liberté, souffrant, conscient de sa finitude, doué d'une intériorité où s'élabore le sens de son existence, affronté au mystère du mal, en question sur son origine...

POURQUOI AVOIR PEUR ?

Dans cette partie de l'article, je me situe sur un autre registre que celui de l'information et de

6. Par manque de place, je n'évoque pas les projets transhumanistes qui, entre autres, prétendent améliorer les performances individuelles ou rendre l'humain quasiment immortel.

la description de ce qui découle de la mutation technologique en cours. Cela a commencé, cela va continuer selon des péripéties impossibles à prévoir. Nous nous mobiliserons sans doute pour préserver un essentiel, pour résister à la dépossession de l'humain par ses propres réalisations, pour éviter que ne se développent des inégalités et injustices bien plus grandes que celles que nous connaissons aujourd'hui.

Mais pour l'heure, je voudrais faire entendre pourquoi tout cela (et bien d'autres choses, comme la crise écologique, les migrations, l'effondrement de sociétés) ne me fait pas peur. Nous sommes à proprement parler dans un temps d'apocalypse, de révélation de ce qu'on ne faisait qu'entrevoir. Je le tenterai à partir d'une écoute de ce que me fait entendre la Bible, pourtant élaborée dans des circonstances historiques totalement différentes. Mais je l'expérimente chaque jour comme « bien inspirée » et inspirante pour les temps qui courent.

Je le ferai à partir de deux figures : l'idole et l'icône. L'idole dont un texte en particulier nous dit combien nous sommes nativement idolâtres et pourtant pas condamnés à le rester : l'épisode du veau d'or dans le livre de l'*Exode*. L'icône comme figure du contraire de ce qu'est une idole : une manière de parler de Jésus, icône ou effigie du Père.

L'HUMAIN COMME IDOLE

En l'absence de Moïse qui était monté sur la montagne de la révélation et du don de la Loi, le Sinaï, le peuple hébreu décide de fabriquer une statue à vénérer, qui transcende les particularités et permet d'unifier le groupe. Sous la conduite du frère de Moïse, il rassemble tout l'or que les femmes d'Égypte avaient offert aux femmes hébreux, sous forme de bijoux, au moment du départ vers le désert, sur la route de la terre promise. Tout est fondu dans un creuset et il en sort un veau d'or. Par la suite, Moïse, revenant au camp des Hébreux, réduira cette idole en poussière, la jettera dans de l'eau et la donnera à boire à chacun. Ainsi, cet or trouvera sa juste place, en chacun, devenant, de ce fait, inaccessible à la manipulation technologique.

Quand nous mettons en commun ce qui est donné en propre à chacun, nous fabriquons une idole. Quand nous nous dessaisissons de notre dignité, de notre pouvoir, de notre raison de vivre, pour les concentrer en un « unique », nous fabriquons une idole. Elle peut être une statue, une tour de Babel, un roi, une patrie, une religion, une utopie commune. Nous mettons au-dessus de nous, à l'extérieur de nous, ce qui nous est donné en propre. Nous remplaçons ce qui est donné par ce que nous nous donnons en le fabriquant.

Quand nous élaborons un unique étalon pour tout ce qui a de la valeur à nos yeux, nous fabriquons une idole particulière, Mammon, l'Argent, personnification de cet étalon. Nous l'investissons d'un pouvoir propre alors qu'il n'est qu'une convention, une médiation. Mammon est le prototype de toute idole.

L'histoire récente ne manque pas d'idoles que nous avons construites activement ou acceptées. À côté de l'argent, dénoncé par la Bible presque à chaque page, nous avons idolâtré en particulier l'Humain lui-même qui a remplacé Dieu, lui-même plus souvent idolâtré que reconnu[7]. L'Humain, plus précisément une certaine idée de l'humain, par exemple associée à la Raison, à la Liberté, au Progrès, à la Culture, à la Démocratie, à la Justice sociale. Nous avons voulu ainsi « humaniser le monde ». Le XX^{e} siècle a vu s'effondrer peu à peu ces grandes idées de l'Humain, nous laissant quelque peu errants et dispersés. Mammon en a « profité » pour reprendre un pouvoir jusqu'ici jamais atteint, concrétisé par la finance.

Les évolutions décrites au début de cet article vont finir de détruire toute velléité de reconstruire l'Humain. J'aime méditer sur cette scène évangélique où Pilate présente à la foule Jésus, flagellé, brisé, ridiculisé, donnant à voir le résultat d'un traitement déshumanisant, en disant : « Voici l'Humain ». Cette parole est vérité dans sa bouche, à son insu : voici la réalité de ce que vous considérez comme humain. Ceci fait écho au chant du Serviteur souffrant dans le livre d'*Isaïe* (52, 14) :

7. Un rapport idolâtrique se caractérise par les transactions que nous passons avec l'idole : donnant-donnant ; des prières, des offrandes, des efforts, en échange de ce qu'on imagine que l'idole peut donner, comme la réussite d'un projet, des conditions favorables, des garanties, des guérisons.

« Beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant, tant il était défiguré, son aspect n'étant plus celui d'un homme, ni son visage celui des enfants des hommes. »

Peut-être sommes-nous dans la stupeur de ce qui vient et que nous avons évoqué plus haut : ce qui arrive est inhumain, c'est la disparition programmée de ce que nous considérions comme humain. Mais nous ne sommes pas de tels humains : nous sommes bien plus « grands » que le savoir, même partiel, que nous prétendons en avoir. Toute ambition à un savoir sur l'humain ouvre un chemin à l'idolâtrie. Et, paradoxalement, toute invitation à l'ignorance aussi. Nous retrouvons là deux pôles qui ont marqué les discours sur le divin et l'humain : prétention à être dépositaire d'une vérité ou renoncement à toute connaissance formulable.

L'Évangile propose d'autres voies de connaissance, comme la parabole : elle donne accès sans donner prise[8]. Ici nous développerons celle de l'icône.

L'HUMAIN COMME ICÔNE

Des scribes et des prêtres, voulant tendre un piège à Jésus, lui posèrent cette question : « Maître, nous savons que tu parles et enseignes droitement, et que tu ne regardes pas à l'apparence, mais que tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité. Nous est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? » (*Luc* 20, 21-22).

Effectivement Jésus ne regarde pas à l'apparence. Et il va le montrer. Nous lisons souvent ce texte pour justifier la séparation des pouvoirs temporels et religieux. Mais, ce faisant, nous passons peut-être à côté d'une vérité profonde. Jésus répond : « Montrez-moi un denier. De qui porte-t-il l'effigie et l'inscription ? De César, répondirent-ils. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

« Tout » est dans le « à Dieu ce qui est à Dieu ». Le denier dit par son effigie[9] et son inscription d'où

8. Toute la Bible est à lire sur le mode parabolique, pas seulement les passages repérés comme des paraboles dans le Second Testament.
9. Effigie et icône traduisent le même mot grec *eikon*, qui a donné icône en français.

il tient sa valeur. Mais qu'est-ce qui porte l'effigie et l'inscription de Dieu ? Bien sûr, Jésus lui-même. Il est l'effigie du Père. Il est le Fils, inscription humaine du Père. Scribes et prêtres l'ont sous les yeux et ils ne voient de lui que son apparence. Ils voient un humain, comme les autres, dont ils ont fait le projet de se débarrasser en le faisant mettre à mort par le pouvoir de César. Jésus leur propose de lever les yeux, mais ils restent dans la vue basse.

Jésus est *icône* du Père. Une icône, comme celles que nous lègue la tradition orthodoxe, ne vise pas à représenter la réalité visible, apparente. Elle conduit vers une réalité bien plus « réelle ». Elle donne à celui qui la contemple d'être en présence réelle du Christ, à travers des figurations humaines, angéliques, architecturales. Elle est *une voie de Dieu selon la vérité* comme le disaient les scribes et les prêtres sans mesurer la profondeur de ce qu'ils énonçaient.

Ce texte, parmi bien d'autres, me fait entendre que ce que nous appelons l'humain est une apparence. À nous y attacher, à le promouvoir, nous l'idolâtrons. Par contre, à y reconnaître un chemin vers ce que nous sommes profondément, nous honorons la vérité à laquelle nous sommes appelés.

Le Jésus historique est largement hors de portée de notre savoir : les auteurs évangéliques ont soigneusement effacé tout ce qui aurait pu lui offrir une prise. Le Jésus qui est représenté dans les textes est iconique : nous disons que c'est le ressuscité qui est mis en scène. Il n'est pas à étudier : il est donné à contempler. Cette contemplation est mise en présence de sa réalité profonde que nous appelons Christ, Verbe, Gloire du Père. Contempler donne de connaître sans prise car nous sommes à l'intérieur même de la contemplation.

Le Jésus des évangiles est une icône qui offre d'entrer dans l'espace christique, dans l'espace de sa résurrection, dans le Royaume, tout cela est synonymie. Élargissons l'empan de notre regard : chacune de nos vies peut être perçue, par nous-mêmes et par d'autres, comme une icône, un porche d'entrée dans l'espace christique, y compris dans les ombres et l'enchevêtrement où elles sont prises. La réalité profonde, dont notre vie est le témoignage, fait signe de notre corps de

résurrection. Ce corps précède et suit, englobe, ce que nous pouvons percevoir de notre existence terrestre.

Nous sommes diffractions, démultiplications dans l'espace et le temps de ce qui a été révélé par le Jésus des évangiles. A condition de ne pas nous prendre pour nos identités numériques ou de ne pas nous laisser prendre par elles. Elles ne sont qu'icônes, ombres de notre réalité en cours de dévoilement, alors que la techno-science nous affirme qu'il n'y a rien d'autre que cette information qui dit le tout de ce que nous sommes. Notre « double informationnel » peut indéfiniment survivre à notre mort, sur des supports variés ou simplement dans l'archivage qu'est l'expansion de l'univers. Mais cela n'a rien à voir avec cette résurrection dont nous parlions.

L'HUMAIN COMME CE QUI VIENT

Nous l'avons vu : il y a le Jésus historique, et le Jésus des évangiles qui offre d'entrer dans l'espace christique en osant dire avec l'apôtre Paul : c'est Christ qui vit en moi. Et il y a un « autre » Jésus : celui à qui nous nous adressons quand nous prononçons les derniers mots de la Bible, « Viens, Seigneur Jésus ». Celui qui est nommé selon les textes « second Adam » ou « l'humain nouveau » que nous revêtons ou encore le « Fils de l'humain ». Si l'humain que nous percevons est icône d'une réalité bien plus profonde que l'apparence ne donne à voir, il n'y a pas effacement pour autant de tout « caractère humain » : pas de second Adam sans un premier. Pas d'humain nouveau sans humain ancien. Où est-il celui qui vient ? Il n'est pas celui qui fut et qui revient. Il vient, tellement nouveau qu'il semble venir de l'avenir. Et pourtant il vient ainsi depuis toujours, à travers les trahisons, les plaies, les silences et les impasses du premier Adam.

Les mutations en cours n'égratignent pas ce que nous sommes en vérité. Les icônes se transforment, le chemin prend d'autres versants. Il n'y a rien à préserver, à défendre, à promouvoir de l'humain comme nous sommes tentés de l'imaginer, de l'idolâtrer. Il y a simplement à recevoir des nouvelles de celui que nous sommes dans le corps christique, impossible à stocker dans une base de données car il ne répond pas aux conditions mini-

males d'identification : homme ou femme ? Grec ou Juif ? Esclave ou homme libre ? Que reste-t-il de l'humain sans ces qualifications minimales ?

Cela défie notre imagination. Et pourtant c'est la matière même de ce que nous sommes, annonce l'évangile.

Là où nous souffrons, là où nous luttons pour vivre et aider à vivre, un peu mieux et un peu plus longtemps, là où nous sommes grands, là où nous sommes minables, le Fils de l'humain, le Seigneur Jésus, vient. Au fur et à mesure où l'humain numérique va prendre de la place et de la puissance, il se révèlera dans sa lumière propre, plus clairement qu'il ne l'a jamais été, là où on ne l'aurait vraiment pas attendu, ni quand on aurait aimé qu'il fût. Nous ne le reconnaîtrons peut-être pas, mais lui nous trouvera, même fagotés dans nos costumes numériques.

EVANGÉLISER 2.0

Par Hervé Giraud

Hervé Giraud est prélat de la Mission de France et archevêque de Sens-Auxerre

« Allez ! De toutes les nations faites des disciples. » (*Mt* 28, 9). Alors que l'internet apparaît désormais comme un « e-continent » et que la révolution numérique et communicationnelle ne cesse de s'amplifier, l'évangélisation elle-même emprunte de nouvelles routes. Puisque la mutation numérique modifie déjà nos vies par l'usage des mails, des smartphones, des sites web, du commerce en ligne, de la vidéo… elle ne peut manquer de modifier aussi notre vie chrétienne en Église et notre manière de témoigner sur les « réseaux sociaux ». Quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique, les missionnaires reproduisirent paroisses, diocèses et congrégations du vieux continent sur place, mais ici rien de tel : dans ce milieu numérique, les repères – hormis les repères éthiques – ne sont plus ceux de nos

territoires habituels.
L'Église catholique ne peut donc ignorer ce nouveau monde induit par un changement profond comme il n'y en a pas eu, dit-on, depuis 12 000 ans. Puisque « de [par] sa nature, l'Église, durant son pèlerinage sur terre, est missionnaire » (*AG 2*), la présence sur ces nouveaux espaces relève de sa mission. Benoît XVI l'avait souligné : « Si la Bonne Nouvelle n'est pas connue aussi dans l'environnement numérique, elle pourrait être absente de l'expérience d'un grand nombre pour qui cet espace existentiel est important ». De nombreuses initiatives portées par des catholiques apparaissent prometteuses : sites, applications catéchétiques, retraites spirituelles, pages Facebook, twitthomélies... etc. Il n'est pas rare non plus que des fidèles, experts en techniques de l'information et de la communication (TIC), demandent à un prêtre ou à un évêque un accompagnement et parfois une collaboration. Des blogueurs catholiques utilisent aussi leur liberté de parole tout en espérant une reconnaissance épiscopale ; des sites « catholiques » lancent des pétitions pour défendre une juste cause mais aussi parfois pour bousculer la légitimité de l'institution. Si, par moment, l'air peut paraître irrespirable sur certains réseaux sociaux, il est de notre devoir d'apporter un peu d'oxygène évangélique pour faire connaître le Christ, évangéliser par l'internet ou mieux « évangéliser l'internet ». Il suffit d'être présent, sans crainte ni naïveté, et avec beaucoup de discernement. La forme des réseaux n'est-elle pas en adéquation avec la forme universelle de l'Église catholique ?

Le « continent numérique » redessine donc à la fois notre communication, tous les médias traditionnels et nos pratiques d'Église. Ce changement anthropologique ne fait que commencer et nous interroge : comment discerner et encourager, comment analyser ce qui se passe ? Ainsi, une nouvelle mission et une plus grande communion peuvent émerger. Nous sommes attendus comme chrétiens dans ce nouvel espace, quelles que soient nos compétences : actualités, commentaires bibliques, prières, culture, sport, etc. Loin d'éloigner les personnes, les réseaux sociaux peuvent être le moyen de donner toutes les raisons de se rencontrer réellement, y compris en invitant à l'eucharistie.

Saurons-nous, comme le demande le pape

François, « dialoguer, en pénétrant aussi avec discernement ces espaces créés par les nouvelles technologies, les réseaux sociaux, pour faire émerger une présence, une présence qui écoute, dialogue, encourage » ? Aujourd'hui comme hier, il s'agit toujours de marcher avec les pèlerins de tous milieux et de « conduire à la rencontre du Christ ».

De mon côté, j'habite surtout le réseau Twitter depuis le 23 janvier 2011 en postant quotidiennement une « twitthomélie », c'est-à-dire une homélie en 140 signes (verset d'évangile compris). Aujourd'hui, je dénombre plus de 40 000 abonnés de 45 pays différents. Je me réjouis que cela puisse les inciter à s'intéresser de plus près à l'évangile du jour. À ceux qui décrient l'internet ou les réseaux sociaux, je réponds donc que tout dépend de l'utilisation qu'on en fait. C'est un lieu où l'on donne et reçoit. Par exemple, je peux dire que Twitter m'a permis de mieux sélectionner mes sources d'information, d'être ainsi mieux informé, d'habiter un milieu numérique qui n'a rien de virtuel, d'apporter ma contribution spirituelle sur ce « e-continent », d'avoir de meilleurs contacts avec des laïcs et des prêtres, d'entrer en relation avec des non-croyants, d'écrire plus simplement pour me faire comprendre, de découvrir aussi des misères humaines, intellectuelles, morales... Depuis que je vis aussi dans ce monde numérique, j'essaie de sensibiliser les chrétiens, notamment des enseignants, pour qu'ils se forment et éduquent leurs élèves. Je suis persuadé que l'internet peut aussi favoriser l'accès à l'histoire et à la culture.

Sur les réseaux comme dans la vie ordinaire, la nécessité de la prière se fait sentir. Il faut aussi aider à prier au cœur même des réseaux. Face au risque de la suractivité ou de l'addiction, l'Église peut proposer dans ce monde numérique un service de l'intériorité. Aujourd'hui, on avance dans l'infiniment grand, l'infiniment petit, l'infiniment complexe, l'infiniment rapide, mais on est trop peu présent pour proposer et cultiver l'infiniment intérieur. Nous vivons trop dans la périphérie de notre être. L'Église doit placer l'intériorité au cœur-même de ce milieu interactif. Benoît XVI l'exprimait ainsi : « Silence et parole sont deux moments de la communication qui doivent s'équilibrer, se succéder et se compléter pour parvenir à un dialogue authentique et à une profonde proximité entre les personnes. »

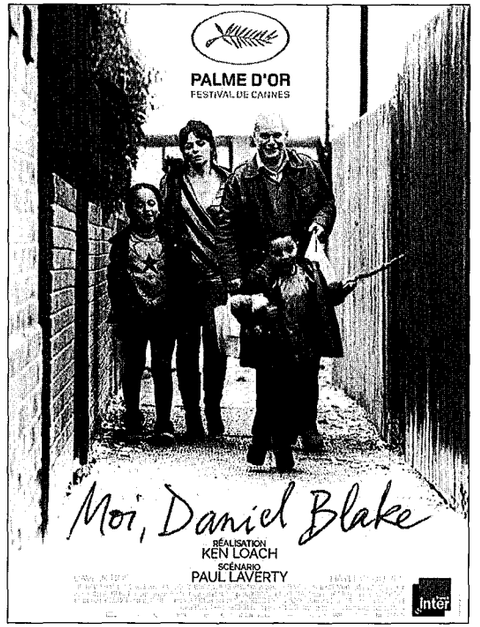
Comme évêque, je me devais de donner un exemple de ce qui peut se faire en annonçant l'Évangile dans l'espace numérique. À ce titre, je n'ai pas voulu seulement tweeter des versets bibliques, ni envahir le réseau de versets plus ou moins adaptés à l'actualité. J'ai souhaité m'en tenir à une miette d'évangile : mieux vaut rafraîchir qu'inonder, même bibliquement !

L'internet n'ajoute rien au contenu de la foi, mais il peut la rendre accessible à travers textes bibliques, commentaires, témoignages, prières communes, chants... Le web et les réseaux obligent, d'une certaine manière, à dire la foi à l'heure du numérique, c'est-à-dire avec des outils vidéos, des applications, des supports catéchétiques interactifs.

Aujourd'hui, de nombreuses initiatives sont portées par des catholiques, des paroisses, des mouvements, la conférence des évêques – comme le site sur Jésus (jesus.catholique.fr) – ou celui de la Mission de France (missiondefrance.fr). Des jeunes créent des applications catéchétiques, des religieux proposent des retraites spirituelles en ligne, beaucoup sont « sur Facebook », des évêques diffusent leurs messages sur YouTube, les horaires des messes sont en ligne (MessesInfo)... Des blogueurs catholiques utilisent aussi leur liberté de parole pour dire la foi et s'engager dans des sujets de société. Des sites « catholiques » lancent des pétitions pour défendre une juste cause. Ils répondent ainsi à l'appel du pape François : « N'ayez pas peur d'être cette présence, en apportant votre identité chrétienne, en devenant des citoyens de cet espace... N'ayez pas peur de devenir les citoyens du territoire numérique. »

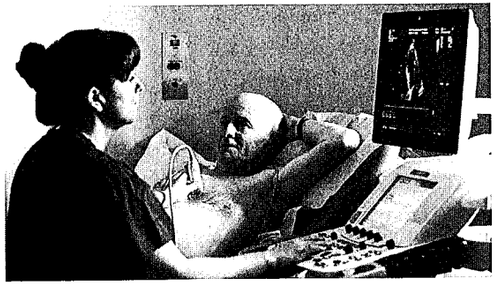
RECENSION DU FILM *MOI DANIEL BLAKE*

Par Dominique Devisse



La fracture numérique, c'est une manière de parler des inégalités dans l'usage et l'accès aux technologies de l'information et de la communication : téléphones portables, ordinateurs ou réseau internet. Elle représente une toute petite partie de l'ensemble des inégalités de développement. Dans ce numéro de la LAC, il nous semblait que le film *Moi, Daniel Blake* représentait une parfaite illustration d'une fracture sociale qui est bien plus qu'une fracture numérique.

Daniel Blake a 59 ans. Il est menuisier. Il se remet d'une crise cardiaque et ne peut plus travailler. C'est le verdict des médecins ! Le film commence sur un dialogue surréaliste tandis que défile le générique... Une série de questions qui vont servir à déterminer son degré d'incapacité... Aucune de ces questions ne porte en réalité sur sa pathologie.



Très vite nous allons comprendre que, puisqu'il a deux bras et deux jambes qui fonctionnent, il n'est pas éligible aux indemnités d'invalidité. Il doit donc retravailler et apporter la preuve qu'il cherche activement un emploi sous peine de sanctions financières qui le laisseraient sans ressources. Il tente, à plusieurs reprises, d'expliquer sa situation mais en vain, personne ne l'écoute ! C'est Kafka dans l'Angleterre de Ken Loach et ça ne fait que commencer !

Pour faire ses démarches et prouver qu'il recherche vraiment un travail, pas d'autre possibilité que de se créer un compte et de le gérer depuis l'ordinateur... Mais Dan n'a pas les codes. Complètement sourd aux modes, largué, il expérimente ce que chacun de nous a sans doute déjà du connaître...

Le fait de rentrer ses données à plusieurs reprises et au moment du clic final, celui de la délivrance... il y a bien sûr un « champ obligatoire » qui n'a pas été correctement rempli et qui invalide toute la démarche.

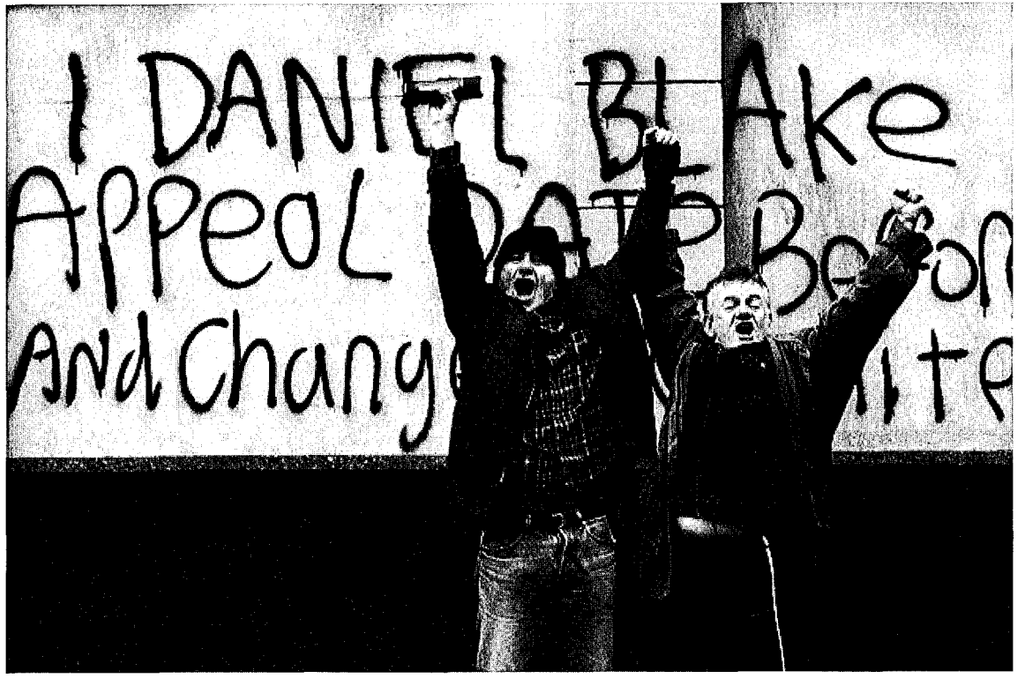
Lors d'un de ses rendez-vous au "Job Center", il croise la route de Katie, une mère célibataire avec deux enfants. Elle a dû quitter Londres pour ne plus être en foyer d'accueil. Elle se retrouve à Newcastle à 450 kilomètres de là. Ensemble, ils vont se serrer les coudes. Ensemble, ils vont se battre. Elle, avec rage, pour ses deux enfants. Lui, fièrement et jusqu'au bout, pour que ses droits soient reconnus.

Daniel finit par décrocher un emploi auquel il doit renoncer à cause de ses problèmes de santé puisque les médecins ne l'autorisent pas à travailler. Il engage alors une bataille contre l'administration et ses aberrations ... « Mais qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? » C'est ainsi que réagit Dan à chaque fois qu'il est témoin ou victime des aberrations de l'administration.

Le système est implacable mais autour d'eux il y a aussi beaucoup de solidarité dans un « système D » où toutes les combines sont bonnes à essayer pour se faire un peu d'argent, pour se chauffer, s'éclairer, manger ... bref pour vivre dignement tout simplement. Il se tisse une chaîne invisible de complicités fragiles, émouvantes et teintées d'humour

caustique et quelquefois désespéré. Dans ce film, il est question de la vraie faim et de la vraie misère, avec son cortège d'exclusions et d'humiliations. Le spectateur est, lui aussi, pris dans les rouages d'une mécanique qui œuvre à la disparition programmée de ceux qui ne sont pas viables dans le système.

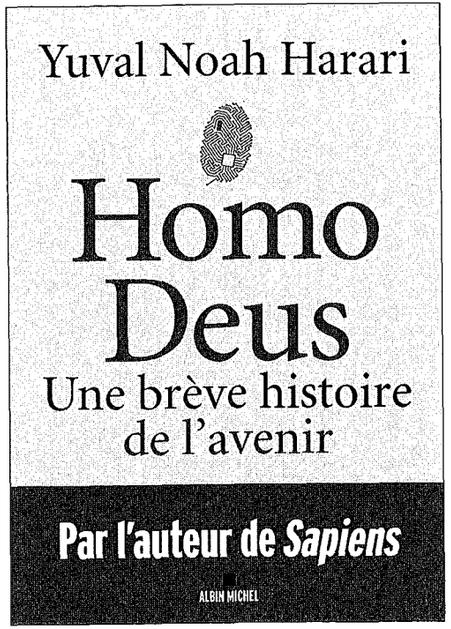
C'est filmé avec justesse, sans pathos, au plus près de la réalité si bien qu'à certains moments on a l'impression d'être plus dans un documentaire que dans un film. C'est désespérant et en même temps on aimerait tellement y croire à l'image de la bibliothèque que Daniel construit dans l'espoir que Katie y pose un jour ses livres, le jour où elle reprendra ses études.



« ... Je ne suis pas un simple *bug* sur vos écrans,
moi Daniel Blake je suis un humain, pas un chien.
Je suis un citoyen, rien de plus et rien de moins ! ».
C'est le mot de la fin de cette histoire.

HOMO DEUS. UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AVENIR (YUVAL NOAH HARARI, ALBIN MICHEL, 2017)
UN GRAND RÉCIT POUR DES TEMPS D'INCERTITUDES

Par Pierre Chamard-Bois



Si vous avez l'impression d'être dépassé par le foisonnement d'informations, de flashs, de fictions, de documentaires, concernant ce que les sciences et les techniques déploient déjà et développent à une vitesse fulgurante, dans tous les domaines de l'existence, alors :

- vous n'êtes pas le seul, la seule,
- ce livre est fait pour vous.

Son grand avantage est de nous donner des grands repères, dans un langage accessible, imagé, avec beaucoup d'exemples pédagogiques : en un mot, de l'excellente vulgarisation. En le parcourant, on découvre une multitude de choses, passées, présentes et à venir, a priori disparates, et pourtant mises en perspective, tissées entre elles pour une grande tapisserie de l'humanité et de son histoire.

L'auteur, Yuval Noah Harari, né en 1976, professeur d'histoire à l'Université hébraïque de Jérusalem, a publié avant *Homo deus* un autre ouvrage, *Homo sapiens*, issu de son cours « Une brève histoire de l'humanité ». Il y faisait déjà preuve d'une capacité de synthèse transdisciplinaire exceptionnelle, reconnue même à l'intérieur des différentes disciplines qu'il fait se croiser. Et « Dieu » sait si ce n'est pas facile…

Ses deux ouvrages, traduits déjà dans une trentaine de langues, sont devenus une référence, à mon sens, largement justifiée. Ils viennent en outre à point nommé, en un temps où les « grands récits » du siècle précédent sur ce qu'est l'humain et son devenir sont tombés en panne.

UN AVANT-GOÛT DE CE QUI VOUS ATTEND

Reprenant des éléments du livre *Homo sapiens*, l'auteur propose un regard en arrière à partir de l'émergence de l'humanité et, traversant les siècles, il plonge dans ce qui émerge maintenant et qu'il ne sera plus évident d'appeler simplement humanité. L'historien de formation le rappelle : jeter un coup d'œil vers le passé permet de s'en libérer… un peu pour comprendre ce qui vient.

Homo sapiens a conquis le monde. Il lui a donné sens, de différentes manières selon les époques : les religions monothéistes en furent une ; plus récemment la « religion » humaniste a fait de l'humanité son propre Dieu. Maintenant *Homo sapiens* perd le contrôle : *et il n'y a personne pour freiner*.

DEUX SCÉNARIOS (ENCORE) POSSIBLES POUR L'AVENIR[1]

Le libéralisme qui consiste à donner de la valeur marchande ou morale à chaque individu est déjà condamné. Les religions et les philosophies orien-

1. Ce qui suit reprend largement une interview donnée par le Pr. Harari dans *Le Monde* du 13 septembre 2017 : http://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2017/09/13/yuval-noah-harari-la-technologie-nous-laisse-le-choix-a-condition-d-etre-imaginatifs_5185133_3232.html.

tales sont toutes « à côté de la plaque » face à ce qui arrive.

Dans le premier scénario, les technologies, surtout la bio-ingénierie, seront mises au service de l'augmentation des capacités cognitives, émotionnelles ou physiques de l'homme. L'être humain sera alors une sorte de produit manufacturé comme un autre. Cette évolution engendre des inégalités entre, d'un côté, la majorité des gens et, de l'autre, la nouvelle classe des surhommes, mais l'humanité continue à dominer le monde.

Mais dans un second scénario, l'humain devient de moins en moins important. Le pouvoir passera des humains aux algorithmes spécialisés en intelligence artificielle et en analyse du *big data*, données collectées par une multitude de capteurs, dont les smartphones. Ce n'est pas une augmentation des capacités humaines, c'est un « piratage » de l'humanité par les machines. Les algorithmes seront capables de nous comprendre bien mieux que nous-mêmes. Dans ce scénario, des humains actuellement détenteurs de grands pouvoirs (Microsoft, Google, Amazon, Facebook et autres) les transféreront peu à peu à des intelligences artificielles. Avec notre accord tacite. Dans ce cas, on n'a plus comme dans le premier scénario des surhommes, mais des intelligences artificielles et des algorithmes.

Entre les deux hypothèses, on peut voir surgir des scénarios intermédiaires où l'humain est augmenté par sa connexion avec des machines, devenant une espèce mi-humaine, mi-robot.

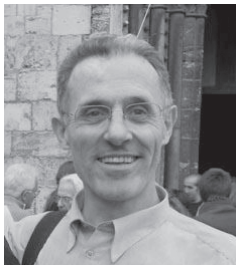
CES SCÉNARIOS CATASTROPHES SONT-ILS INÉVITABLES ?

Le Pr. Harari répond : « Je ne suis pas pessimiste. Dans le passé, en réponse aux révolutions techniques industrielles, les hommes ont inventé divers types de société : le communisme, le fascisme, les démocraties libérales... La technologie nous laisse le choix, à condition d'être imaginatifs. Demain, le pouvoir sera dans les mains de ceux qui possèdent les données et il faudra inventer des manières de réguler cette propriété. »

Et il n'est pas certain que l'intelligence artificielle accède à un degré de conscience comparable au

nôtre. En tout cas, pas avant quelques décennies... Bonne lecture !

NB : le Pr. Harari n'a pas de smartphone à lui. Mais il est sans illusion sur sa possibilité d'échapper au pistage du *big data*, et donc d'échapper aux scénarios qu'il propose.



JE VOUDRAIS AVOIR DIX-HUIT ANS

Par Alain Le Négrate

Après l'*homo faber*, l'*homo sapiens* et, dans le prolongement des expressions latines, voici advenue l'ère de l'*homo numericus*, celle des technologies et outils numériques. Pour certains, cette ère n'apporte pas que des bienfaits. La formule de Michel Serres : « Le connectif remplace le collectif »[1] pourrait se traduire par une mise en garde telle que « Attention aux solitudes interactives »[2] selon la formule de Dominique Wolton, mais M. Serres refuse a priori toute nostalgie. Cela ne sert à rien et, surtout, il ne veut pas donner de leçons de morale, préférant saisir les atouts de l'ère numérique au regard de ce que l'académicien octogénaire et les générations antérieures ont légué à leurs petits-enfants.

« Ces enfants habitent donc le virtuel. Les sciences cognitives montrent que l'usage de la Toile, la lecture ou l'écriture au pouce des messages, la consultation de Wikipédia ou de Facebook n'excitent pas les mêmes neurones ni les mêmes zones corticales que l'usage du livre, de l'ardoise ou du cahier. Ils peuvent manipuler plusieurs informations à la fois. Ils ne connaissent, ni n'intègrent, ni ne synthétisent comme nous, leurs ascendants.
Ils n'ont plus la même tête.

1. Michel Serres, *Temps des crises*, Le Pommier, 2009, p. 20.
2. Dominique Wolton, *La Communication, les Hommes et la Politique*, CNRS Éditions, 2015, 736 p.

Par téléphone cellulaire, ils accèdent à toutes personnes ; par GPS, en tous lieux ; par la Toile, à tout le savoir : ils hantent donc un espace topologique de voisinages, alors que nous vivions dans un espace métrique, référé par des distances.
Ils n'habitent plus le même espace.

Sans que nous nous en apercevions, un nouvel humain est né, pendant un intervalle bref, celui qui nous sépare des années 1970.
Il ou elle n'a plus le même corps, la même espérance de vie, ne communique plus de la même façon, ne perçoit plus le même monde, ne vit plus dans la même nature, n'habite plus le même espace.
N'ayant plus la même tête que celle de ses parents, il ou elle connaît autrement.

Il ou elle écrit autrement. Pour l'observer, avec admiration, envoyer, plus rapidement que je ne saurai jamais le faire de mes doigts gourds, envoyer, dis-je, des SMS avec les deux pouces, je les ai baptisés, avec la plus grande tendresse que puisse exprimer un grand-père, Petite Poucette et Petit Poucet. Voilà leur nom, plus joli que le vieux mot, pseudo-savant, de « dactylo ».

Ils ne parlent plus la même langue. Depuis Richelieu, l'Académie française publie, à peu près tous les vingt ans, pour référence, le Dictionnaire de la nôtre. Aux siècles précédents, la différence entre deux publications s'établissait autour de quatre à cinq mille mots, chiffre à peu près constant ; entre la précédente et la prochaine, elle sera de trente-cinq mille environ.

Cette immense différence qui touche la plupart des langues tient, en partie, à la rupture entre les métiers des années récentes et ceux d'aujourd'hui. Petite Poucette et son ami ne s'évertueront plus aux mêmes travaux.

La langue a changé, le labeur a muté.

[…] Face à ces mutations, sans doute convient-il d'inventer d'inimaginables nouveautés, hors les cadres désuets qui formatent encore nos conduites, nos médias, nos projets noyés dans la société du spectacle. Je vois nos institutions luire d'un éclat semblable à celui des constellations dont les astronomes nous apprennent qu'elles sont mortes depuis longtemps déjà.

Pourquoi ces nouveautés ne sont-elles point advenues ? Je crains d'en accuser les philosophes, dont je suis, gens qui ont pour vocation d'anticiper le savoir et les pratiques à venir et qui ont, ce me semble, failli à leur tâche. Engagés dans la politique au jour le jour, ils n'entendirent pas venir le contemporain.

Si j'avais eu, en général, à croquer le portrait des adultes, dont je suis, ce profil eût été moins flatteur. Je voudrais avoir dix-huit ans, l'âge de Petite Poucette et de Petit Poucet, puisque tout est à refaire, puisque tout reste à inventer.
Je souhaite que la vie me laisse assez de temps pour y travailler encore, en compagnie de ces Petits, auxquels j'ai voué ma vie, parce que je les ai toujours respectueusement aimés.

[…] À propos des réseaux sociaux, Petite Poucette apostrophe ses pères : Me reprochez-vous mon égoïsme, mais qui me le montra ? Mon individualisme, mais qui me l'enseigna ? Vous-même, avez-vous su faire équipe ? Incapables de vivre en couple, vous divorcez. Savez-vous faire naître et durer un parti politique ? Voyez dans quel état ils s'affadissent… Constituer un gouvernement où chacun reste solidaire longtemps ? Jouer à un sport collectif puisque, pour jouir du spectacle, vous en recrutez les acteurs dans des pays lointains où l'on sait encore agir et vivre en groupe ? Agonisent les vieilles appartenances : fraternités d'armes, paroisses, patries, syndicats,

familles en recomposition ; restent les groupes de pression, obstacles honteux à la démocratie.

Vous vous moquez de nos réseaux sociaux et de notre emploi nouveau du mot « ami ». Avez-vous jamais réussi à rassembler des groupes si considérables que leur nombre approche celui des humains ? N'y a-t-il pas de la prudence à se rapprocher des autres de manière virtuelle pour moins les blesser d'abord ? Vous redoutez sans doute qu'à partir de ces tentatives apparaissent de nouvelles formes politiques qui balaient les précédentes, obsolètes.

Obsolètes, en effet, et tout aussi virtuelles que les miennes, reprend Petite Poucette, soudain animée : armée, nation, église, peuple, classe, prolétariat, famille, marché… voilà des abstractions, volant au-dessus des têtes comme des fétiches de carton. Incarnées, dites-vous ? Certes, répond-elle, sauf que cette chair humaine, loin de vivre, devait souffrir et mourir. Sanguinaires, ces appartenances exigeaient que chacun fît sacrifice de sa vie : martyrs suppliciés, femmes lapidées, hérétiques brûlés vifs, prétendues sorcières immolées sur des bûchers, voilà pour les églises et le droit ; soldats inconnus alignés par milliers dans les cimetières militaires, sur lesquels parfois se penchent, avec componction, quelques dignitaires, listes longues de noms sur les monuments aux morts – en 14-18 presque toute la paysannerie –, voilà pour la Patrie ; camps d'extermination et goulags, voilà pour la théorie folle des « races » et la lutte des classes ; quant à la famille, elle abrite la moitié des crimes, une femme mourant chaque jour des sévices du mari ou de l'amant ; et voici pour le marché : plus d'un tiers des humains souffrent de la faim – un Petit Poucet en meurt toutes les minutes – pendant que les nantis font régime. Même vos assistances ne croissent, dans votre société du spectacle, qu'avec le nombre des cadavres exhibés, vos récits avec les crimes relatés, puisque, pour vous, une bonne nouvelle ne constitue pas une nouvelle. Depuis quelque cent ans, nous comptons ces morts de toutes sortes par centaines de millions.

À ces appartenances nommées par des virtualités abstraites, dont les livres d'histoire chantent la gloire sanglante, à ces faux dieux mangeurs de victimes infinies, je préfère notre virtuel immanent qui, comme l'Europe, ne demande la mort de personne. Nous ne voulons plus coaguler nos assemblées avec du sang. Le virtuel, au moins, évite ce charnel-là. Ne plus construire un collectif sur le massacre d'un autre et le sien propre, voilà notre avenir de vie face à votre histoire et vos politiques de mort.

Ainsi parlait Petite Poucette, vive. »

Michel Serres, *Petite Poucette*, Le Pommier, 2012
Sous-titre : *Le monde a tellement changé que les jeunes doivent tout réinventer : une manière de vivre ensemble, des institutions, une manière d'être et de connaître*[3]*…*

3. L'auteur a publié une suite en 2017 : *C'était mieux avant* – sous-titre : *Dix grands-papas ronchons ne cessent de dire à Petite Poucette, chômeuse ou stagiaire qui paiera longtemps pour ces retraités : « c'était mieux avant. » Or, cela tombe bien, avant, j'y étais.*

LES ENJEUX DU NUMÉRIQUE POUR L'HUMAIN ET LA SOCIÉTÉ

Par Guillaume Roudier et Guillaume Dieppedalle

Guillaume Roudier est prêtre de la Mission de France, envoyé dans le continent numérique. Il travaille actuellement à Lyon dans une société internationale de technologies.
Lui et son collègue, Guillaume Dieppedalle, nous partagent leurs observations et leur réflexion.

L'expansion des technologies numériques bouleverse l'humain. Afin qu'il conserve son « âme », il doit relever des défis touchant les rapports à l'espace-temps, aux transformations économiques, sociales et sociétales, à l'individu en sa singularité et enfin à son devenir même. Les réflexions qui suivent constituent une exploration de ces questions.

NOUVEAU RAPPORT AU TEMPS ET À L'ESPACE

L'ère numérique a changé le rapport à l'espace-temps en créant un temps plus court et un espace plus étendu pour le nouvel homme « numérisé ». En effet, l'instant est devenu un présent ouvert

vers un vaste espace d'expériences possibles. Mais il crée une longue attente, car la multi-appartenance de cet homme numérisé, ses références culturelles plurielles se combinent et recomposent sans cesse son identité et donc ses attentes. Ses cadres de référence sont nombreux et se mêlent en un seul qui, dans l'instant, sera la mesure de toute chose. Sa participation, son action est immédiate et la réaction aux événements imminente, dans un temps où l'inédit surpasse l'histoire et où tout doit être possible. L'homme numérisé préférerait ainsi vivre dans l'éphémère puisque l'instant est synonyme d'intensité et l'histoire, le temps long, considéré uniquement comme un musée des événements passés.

Quand le temps se réduit au présent, l'espace quitte aussi ses lieux habituels et se mondialise. Dans ce système, la stabilité de l'homme numérisé est suspecte, l'immobilité lui est interdite. Il faut évoluer, croître. L'homme numérisé se définit par sa navigation numérique incessante, par sa participation simultanée à différents réseaux. C'est un espace de hasard où se croisent des itinérants virtuels, des migrants numériques. Ce n'est pas nécessairement un repli sur soi car les frontières y sont abolies et le savoir infini, mais cette configuration nouvelle redéfinit la participation sociale et interroge l'altérité. Dans ce continent numérique, le rapport renouvelé au temps et à l'espace provoque un passage de la spatialisation à la virtualisation.

Si l'histoire de notre humanité capable d'utiliser l'outil était une journée de 24 heures, toutes les innovations qui conduisirent à cette civilisation numérique se seraient déroulées dans les quatre dernières minutes avant minuit. Même si tout s'accélère encore (les nanosciences, les neurosciences, la réalité augmentée, les intelligences artificielles, la révolution transhumaniste), l'homme numérique a seulement quatre minutes d'existence. Loin de nous désengager de notre rapport au temps, il nous revient donc de refonder le lien avec l'Histoire.

TRANSFORMATION DU MODÈLE ÉCONOMIQUE

C'est un fait, la numérisation de l'économie a déjà révolutionné le mode de vie de la plupart des habitants de la terre, qu'ils en soient les producteurs

ou les utilisateurs. En effet, l'évolution technologique (dans sa version numérique) a bouleversé le monde du travail depuis 20 ans. Cela a eu un impact à la fois sur l'emploi, la dimension sociale du travail et la cohésion sociale. Pour certains économistes, il s'agirait même d'une « quatrième révolution industrielle », qui se caractériserait par un renouvellement des processus de production et de distribution des biens et des services. Il ne s'agit donc pas uniquement, et de manière simpliste, d'évoquer le remplacement de l'humain par la machine, mais d'envisager la reconfiguration même de nos sociétés. Certes, les risques de dépendance et d'asservissement qui peuvent en résulter sont réels (chômage, surveillance, etc.), mais les systèmes intelligents (intelligence artificielle) peuvent véritablement aider les hommes au quotidien (pénibilité, créativité, etc.).

Le commerce électronique est aujourd'hui une forme évidente de cette révolution économique numérique, avec son lot d'impacts sur la cohésion sociale et les droits humains fondamentaux. Car si de nouveaux emplois hautement qualifiés apparaissent grâce à ces nouveaux modes de vie, le bilan est loin d'être uniquement positif. Il revient néanmoins au numérique de favoriser aujourd'hui l'émergence d'une « nouvelle » économie de proximité, de solutions locales, de structures de gouvernance de proximité, de nouvelles formes artistiques. Là, le travail de l'homme numérisé doit faire l'objet d'un réel investissement (éducation, formation), tel que l'Église y invite d'ailleurs (cf. *Laudato si'* 127).

FRACTURES SOCIALES ET INCERTITUDES

La France s'est donnée cinq ans pour faire sa révolution numérique. Le projet est de parvenir à dématérialiser tous les actes administratifs du quotidien : Sécurité sociale, CAF, Pôle Emploi, impôts, banques, etc. Or aujourd'hui encore, des Français n'ont ni *box* à domicile, ni smartphone. Les « laissés-pour-compte du numérique » sont nombreux. Ce fossé n'est pas que générationnel ou économique, il est également social et parfois géographique. La précarité numérique se décline de nombreuses manières : l'illettrisme, le coût des communications, l'absence de logement ou de compte bancaire, l'ignorance de ce que permet internet, etc. Si le droit à la connexion

peut être envisagé dans l'avenir comme un droit fondamental, d'autres défis sont bien déjà là : le droit à la déconnexion par exemple. Cependant, n'en doutons pas, le numérique peut être un vecteur d'égalité et permettre un épanouissement des personnes si l'action sociale est mise au centre et l'avenir envisagé comme relationnel.

En 2001, l'OCDE annonçait déjà l'apparition de « l'économie du savoir », une nouvelle économie née de la globalisation ayant pour ambition de prolonger les capacités humaines. Depuis, le mouvement s'est accéléré et nous pouvons évidemment constater le glissement d'une exigence de compétences physiques vers des compétences uniquement intellectuelles pour accéder à un travail. Cette société doute de la place des plus faibles et glorifie les plus forts, elle renie l'homme dans sa faiblesse pour exalter l'homme amélioré, dépassé. L'humanité serait bientôt libérée des tâches répétitives par des intelligences artificielles, la maladie serait vaincue et l'individu ne serait plus occupé que par les loisirs et les choses de l'esprit.

Il faut s'interroger : où se situe l'équilibre et la poursuite raisonnable de l'évolution ? De quel avenir est-il question pour celui qui veut le construire avec sagesse et discernement ? Pour celui qui prend en compte les forts comme les faibles ? L'avenir n'a jamais été aussi difficile à entrapercevoir et le défi aujourd'hui est de penser un horizon au delà de 5 à 10 ans. Cette incertitude qui favorise les individus capables d'une forte plasticité cérébrale, capables en quelque sorte de se « reprogrammer », semble aussi passionnante qu'inquiétante. Malgré tout, nous devons garder notre regard porté sur ce qui vient.

INDIVIDUALITÉ ET ALTÉRITÉ

Qu'est-ce qui fait de l'homme numérisé (encore) un homme comme les autres ? Qu'est-ce qui constitue son identité ? Dès la naissance, l'enfant construit son individualité et sa singularité dans sa relation aux autres, dans l'altérité et la diversité de ce qu'ils sont. Les autres, les adultes et d'abord ses parents, sont le moteur dynamique de sa construction, le référent sur lequel il s'appuie pour fonder son identité, pour y trouver une autorité et établir la réalité de son individualité.

Les psychologues diraient que sans les autres, « je » ne peut se construire, ne peut exister. En régime chrétien, nous parlons d'une réciprocité, d'un « appel à l'existence » comme le conçoit Étienne Grieu.

Au regard de ses rapports virtuels dans les réseaux aujourd'hui, le non-respect de cette altérité fondamentale peut conduire l'homme numérisé à perdre l'attitude réflexive et critique sur son identité et la rencontre réelle de la diversité du monde. Effectivement, la confrontation à l'altérité est remise en question lorsque la communauté sociale d'appartenance et de référence se compose d'individus aux goûts, aux idées et aux comportements identiques. Pour l'homme numérisé, la communication avec les autres par les réseaux sociaux peut prendre le dessus et le soustraire à toute confrontation réelle des différences sociales et de pensée. Cette non-altérité peut conduire à une sorte de vision normative et uniforme du monde. Les communautés d'« amis » sur de tels réseaux peuvent ainsi déstabiliser la construction de l'individu bien plus que structurer un humain puisque l'horizon du monde s'en trouve réduit. Pour Dominique Wolton, chercheur au CNRS, communiquer est tout autre chose. C'est s'adresser à un autre qui ne nous comprend pas car il n'est pas nous-mêmes ; c'est construire une relation avec autrui en sachant qu'il est un autre. Communiquer avec les autres, au fond, c'est apprendre à cohabiter dans le monde réel.

Son imagination est si souvent remplie par les images virtuelles que l'homme numérisé doit faire de la place à un imaginaire bien différent ; sa seule imagination retenue comme la réalité est maîtresse d'erreur. L'imagination représente le monde tel que nous le voyons – ou souhaitons le voir –, mais seul l'imaginaire nous pousse à agir et à le rencontrer tel qu'il est, tel qu'il peut devenir. L'homme numérisé doit donc entretenir son imaginaire bien plus que laisser faire son imagination par confort ou par habitus. Pour ne pas appauvrir le monde, l'homme numérisé est face à sa responsabilité. S'il s'y engage, les autres ne seront plus seulement les partenaires, les coéquipiers d'un engagement particulier, d'une cause que l'on estime présentement légitime. Les autres, tous les autres, seront appelés à devenir des compagnons uniques et attendus d'un singulier vivre ensemble.

L'HOMME POST-HUMAIN

Pour certains penseurs d'aujourd'hui, une course effrénée a débuté entre l'homme et la machine. Soit l'intelligence artificielle (IA) nous surpasse, soit nous gagnons en accroissant nos capacités cognitives grâce à la « neuro-augmentation » et à grand renfort de modifications génétiques et d'implants neuronaux. Cette thèse se nomme le « transhumanisme ». L'IA est pour le moment bien faible mais ses applications déjà étonnantes : rendre la vue à un aveugle en décrivant son environnement grâce à la caméra d'un smartphone (*computer vision*), traduire la voix d'un utilisateur en actions complexes (reconnaissance vocale) ou apprendre au fur et à mesure de l'utilisation (*machine learning*). De l'ordre de la science fiction, la théorique IA dite forte posséderait un fonctionnement proche du véritable cerveau humain. On parlerait alors d'une nouvelle « singularité ». Elle se produirait le jour où la courbe de l'intelligence de l'humain croisera celle de la machine. Ce serait un changement de paradigme essentiel car, pour la première fois depuis que la vie est apparue sur Terre, un outil conçu atteindrait et dépasserait son concepteur.

Les implications philosophiques et anthropologiques de cette éventualité sont nombreuses, à tel point que des noms aussi importants que Bill Gates (*Microsoft*), le physicien Stephen Hawkins et l'entrepreneur Elon Musk (*Tesla* et *Space X*) s'interrogent : à quel moment l'humanité sera-t-elle réduite à son fonctionnement biologique ? Que lui restera-t-il sinon peut-être une part réduite de spirituel ? D'autres évidemment, au contraire, y voient avec optimisme une bonne nouvelle signifiant la fin de la séparation entre le biologique et le technologique : l'homme post-humain. L'intelligence y serait la pierre de touche de l'évolution humaine. Pour Natalia Trouiller, directrice de l'association catholique Noé 3.0 spécialisée dans les nouvelles technologies, cela correspond à la tentation perpétuelle de l'humanité de vouloir se sauver par ses propres forces et de voir le corps comme une faiblesse, une entrave. Depuis 2015, une organisation américaine appelée *Way of the Future* (La voie de l'avenir) tente même de promouvoir la prise de conscience d'une divinité basée sur l'intelligence artificielle dont le but serait d'améliorer la société humaine.

L'humain évolue, il continue d'évoluer c'est

certain. Comment le rendre participant à son évolution ? Comment le rendre acteur de sa « création continuée » ? Les prophètes du post-humanisme proposent une certaine solution à un vrai problème et notre réponse pourrait être tout autre : ne pas rendre l'humain plus intelligent, mais rendre l'intelligence plus humaine. Car penser que les individus sont principalement mûs par la compétition intellectuelle, ce serait se méprendre sur ce qui rend heureux la plupart des gens. Ce serait omettre la place de l'(E)esprit, ce qui vient autant du dedans de nous que du dehors et qui nous inspire, qui nous met en mouvement. L'humain est encore limité, et c'est une bonne chose. Cela nous rend dépendants les uns des autres et nous oblige à créer, à innover, à sortir de notre individualité que nous rêverions immortelle, pour entrer humblement dans une seule et même communauté humaine solidaire.

*

Dans le continent numérique, l'homme numérisé doit s'orienter et faire des choix. Pour lui, tout cela s'apparente à un labyrinthe de responsabilités, de complexités et de paradoxes. Devant lui s'étend l'infini, le possible, l'indéterminé. C'est effectivement un présent de crise (κρίσις), non pas visant un avenir à redouter mais désignant le moment comme positif (καιρός). Là se joue pour lui, se joue pour tous les hommes faits de poussières d'étoiles, le rendez-vous de l'équilibre à bâtir. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », disait déjà Rabelais en son temps.

Legs, don de vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :
MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

.....

Code postal ..... Ville .....

Abonnement* ❑ **Réabonnement*** ❑
* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés ordinaire**	❑	**40 €**
de soutien	❑	**45 €**
• **Offre** pour les moins de **35 ans non abonnés**	❑	**20 €**

Je fais un don de : ..... €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : ..... €

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** secretariat@missiondefrance.fr - **Site :** www.missiondefrance.fr

Directeur gérant : Arnaud FAVART

Responsable : Nicolas RENARD

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Gersende de VILLENEUVE, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Nicolas RENARD, Matthieu FONTAINE

Relecture : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Secrétariat **Photos** : Communauté Mission de France

Réalisation : Agence Kaolin, 8 avenue du Maine, 75015 Paris, agencekaolin.com

Maquette : Arnaud TOMASSO

Correction : Cécile BENOISTON

Impression : Chevillon, Sens (89) - Dépot légal n° 469
N° commission paritaire : 1119 G 85660